

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez les Libraires associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans c[e]
cinquiéme Tome.

CANTATES.

ŒUVERS DIVERSES.

ŒUVRES

TABLE GÉNÉRALE

Des Oeuvres de Monsieur DE LA GRANGE-CHANCEL.

TOME PREMIER.

TABLE.

TOME SECOND.

TOME TROISIEME.

TOME QUATRIEME.

TOME CINQUIEME.

CANTATES.

TABLE.

ŒUVRES DIVERSES.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. de la Grange-Chancel*. A Paris, ce 13 Mars 1754.

Signé, GISBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur DE LA GRANGE-CHANCEL nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Les Oeuvres du Sieur de la Grange-Chancel*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessai-

res : à ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par ecrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la

Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux & Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'orignal. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'an de

grace mil sept cent cinquante-quatre, & de not
Regne le trente-neuviéme. Par le Roi en so
Conseil,

Signé, PERRIN; avec paraphe

Registré sur le Registre XIII. de la Cham
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeu
de Paris, N°. 1325, folio 288. conformém
aux anciens Réglemens confirmés par celui du 2
Février 1723. A Paris, le 18 Juin 1754.

Signé, BARROIS, Adjoint

ŒUVRES

DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

CANTATE PREMIERE.

LA LYRE D'ANACRÉON.

TYRANNIQUE enfant de Vénus,
Je ſuis las de porter tes chaînes :
Sur tes plaiſirs, ni ſur tes peines,
Ma lire deſormais ne s'exercera plus.

Le feu qui de mon cœur s'empare,
M'inſpire de nouveaux concerts.

Quand je devrois, nouvel Icare,
De ma chute orgueilleuſe étonner l'univers,
Je veux ſur les pas de Pindare
M'élever juſques dans les airs.

Que l'airain réſonne
Juſqu'aux ſombres bords:
Que Pluton s'étonne
D'ouir chez les morts
La voix de Bellone.

Héros glorieux,
Par qui la Phrygie
Fut même rougie
Du ſang de ſes Dieux;
Au ſons héroïques
Que je vais former,
Vos froides reliques
Vont ſe ranimer.

Inſenſé, je m'abuſe, & ma lire immobile,
Lorſque je veux chanter les héros & les rois,
Comme un inſtrument inutile,
Ne réſonne plus ſous mes doigts:
Mais lorſqu'aſſis au pied d'un hêtre,
Je prends un chalumeau champêtre,
J'entraîne les monts & les bois.

Les jeunes Driades,
Les moites Nayades,
Les folles Ménades,
Viennent dans nos champs
D'un pied qui devance
Les aîles des vents,
Marquer la cadence
De mes nouveaux chants;
Et nul ne m'écoute
Que l'amour vainqueur
Ne s'ouvre une route
De l'oreille au cœur.

Tu triomphes, Dieu d'Amathonte;
Amour, ton pouvoir me ſurmonte;
Rien ne ſauroit m'en garantir.
Je te rends mon luth & mon ame:
L'un eſt fait pour chanter ta flâme,
L'autre eſt faite pour la ſentir.

Laiſſons aux Athletes
Le ſon des trompettes;
Celui des muſettes
Plaît ſeul aux amours.

Soupirons encore nos peines,
Rien n'en ſauroit rompre le cours.

Jeune Iris, je reprens tes chaînes;
Et je les reprens pour toujours.

Laiſſons aux Athletes
Le ſon des trompettes;
Celùi des muſettes
Plaît ſeul aux amours.

CANTATE II.

L'AMOUR PRISONNIER DE LA BEAUTÉ.

DAns un ſéjour comblé des faveurs du Zéphire,
Où la Beauté tient ſon empire,
Les Nymphes qui ſuivent ſes pas,
Sur des tapis de fleurs, aux bords d'une fontaine,
Célébroient par ces chants la gloire de leur reine
Et le pouvoir de leurs appas.

Eſt-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux;
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſuré d'une victoire?

La nature a donné les aîles aux oiseaux, (a)
La viteſſe aux chevreuils, & la corne aux taureaux.
Elle a voulu pour leur défenſe
Armer d'un pied nerveux le courſier indomté,
Le lion de courage, & l'homme de prudence,
Et réſerver pour nous le don de la beauté.

Eſt-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſuré d'une victoire ?

Tandis que les oiſeaux interrompent leurs chants
Pour en ouir de plus touchans,
Voici le tendre Amour qu'avec des fleurs nouvelles
Les ſçavantes ſœurs d'Apollon (b)
Ont enchaîné dans leur vallon,
Lorſqu'il vouloit s'armer contr'elles.

Vengéz l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente ;
Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut l'enchaîner mieux que vous ?

(a) Ode II. (b) Ode XXX.

Brisez ses fleches criminelles,
Dont il peut encor nous fraper ;
Et pour l'empêcher d'échaper,
Coupez-lui promptement les aîles.

Vengez l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente ;
Chargez d'une chaîne pesante
Cet objet de notre courroux.
Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut l'enchaîner mieux que vous ?

Cependant Cypris allarmée,
Voit trois fois le flambeau du jour
Commencer & finir sa course accoutumée,
Et ne voit point venir l'amour :
En cent lieux différens où sa douleur l'entraîne,
Les roses naissent de ses pleurs.
Cerès, dans sa recherche vaine,
Se livra moins à ses douleurs.

Qui voudra soulager ma peine, (a)
En offrant l'Amour à mes yeux ?
En vain je le cherche en tous lieux.
Ah ! si quelqu'un me le ramene,
Je veux que sur ma bouche il prenne
Un prix qui charmeroit les Dieux.

(a) I. Idyle de Moschus.

Et quand même il voudroit des dons plus précieux,
Je ne ſerai point inhumaine
A l'heureux habitant de la terre ou des cieux
Qui voudra ſoulager ma peine,
En offrant l'Amour à mes yeux.

Où vas-tu, charmante Déeſſe?
Ne cherche pas ſi loin cet aimable vainqueur;
Il n'eſt point de mortel, (a) qui fier de ta promeſſe,
Ne te le montre dans ſon cœur.

Tes yeux, au travers de leurs larmes,
Brillent de plus de feux que le flambeau du jour;
Et dans tous les climats où paroîtront tes charmes,
Tu feras triompher l'Amour.

Où vas-tu, charmante Déeſſe?
Ne cherche pas ſi loin cet aimable vainqueur;
Il n'eſt point de mortel, qui fier de ta promeſſe,
Ne te le montre dans ſon cœur.

(a) Cavalier marin.

Vénus, ſans arrêter ni ſes pas ni ſes larmes,
Arrive au ſéjour enchanté
Où l'Amour, ſans flambeau, ſans carquois & ſans armes,
Porte les fers de la Beauté.
D'abord qu'il apperçoit ſa mere :
Retournez, dit-il, à Cithere ;
L'empire de tout l'univers
Ne me plaît pas tant que mes fers.

Quand on s'eſt fait une habitude
De ſervir un objet charmant,
On ſe paſſe mal aiſément
D'une ſi chere ſervitude.

La liberté pour un amant
Devient un ſupplice ſi rude,
Que ſon unique inquiétude
Eſt de voir finir ſon tourment.

CANTATE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

LA nuit faiſoit regner le calme & le ſilence,
Et j'attendois en paix le retour du ſoleil
Dans les bras du ſommeil & de l'indifférence,
Plus douce encor que le ſommeil.

Quel orage imprévu ! quels éclats de tonnerre
Chaſſent le ſommeil de mes yeux !
Tous les élémens furieux
Se déchaînent contre la terre :
J'entens gronder les aquilons ;
Les torrens tombent des montagnes,
Et raviſſent à nos campagnes
L'eſpoir des naiſſantes moiſſons.

A ce ravage affreux, qui me glaçoit de crainte,
J'entendis mêler cette plainte :
Ouvrez-moi ; daignez ſecourir
Un enfant égaré, ſans guide & ſans eſcorte,
Prêt d'expirer à votre porte
Si vous tardez à me l'ouvrir.
Quel ſeroit le monſtre farouche

Dont cette douce voix n'eût amolli le ſein?
Auſſitôt je ſors de ma couche,
Et cours, une lampe à la main,
Ouvrir à cêt enfant dont la plainte me touche.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luiſantes
Me glacent d'effroi.

Mon cœur agité
A beau ſe contraindre;
Je commence à craindre
Pour ma liberté.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luiſantes
Me glacent d'effroi.

De ſon air toutefois la douceur me raſſure;
Je me ſens forcé de l'aimer.
Près d'un feu que mon ſouffle a ſoin de ranimer,
Je preſſe entre mes mains ſa blonde chevelure.

Mais à peine le froid fait place à la chaleur:
Voyons, dit-il, ſi par malheur

Mon arc n'a point souffert des fureurs de l'orage.

Je reconnus l'Amour à ce langage,
Et plus encore au trait qu'il lança dans mon cœur.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ses cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

A peine ce Dieu dans les ames
S'est introduit en suppliant,
Qu'il sait en vainqueur foudroyant,
Y lancer des traits & des flâmes.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ses cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

CANTATE IV.

LA VIEILLESSE D'ANACRÉON.

Iris me reproche toujours (a)
Que le poids des ans qui m'accable
N'eſt propre, ni pour les amours,
Ni pour les plaiſirs de la table.
Sans m'arrêter à ſes diſcours,
Je vole où le plaiſir m'invite;
Et moins il me reſte de jours,
Et plus il faut que j'en profite.

Ainſi, dans ſa vieille ſaiſon,
Chantoit le tendre Anacréon
Couronné de roſes nouvelles,
Et ſur le myrte & le gazon,
Entouré de pots & de belles.

Avant que du jour.
L'éclat m'abandonne,

(a) Ode XI.

Goûtons tour-à-tour
Les plaiſirs que donne
Le jus de l'automne
Verſé par l'Amour.
Nos pas du Cocite (*a*)
S'approchent toujours ;
Chacun de nos jours
Nous y précipite :
Un char fuit moins vite
Que leur triſte cours.

Avant que du jour
L'éclat m'abandonne,
Goûtons tour-à-tour
Les plaiſirs que donne
Le jus de l'automne
Verſé par l'amour.

Il dit. Et les Amours, ſes miniſtres fidéles,
Suivis des jeux & des plaiſirs,
Pour rafraîchir ſon front font naître des zéphirs
Par le battement de leurs aîles.

L'Amour même quittant ſon arc & ſon flambeau,
Avec une douceur extrême

(*a*) Ode IV.

Lui présente d'un vin nouveau
Que Bacchus a pressé lui-même.

A peine a-t-il goûté cette aimable liqueur,
Qu'il s'écrie, agité d'une douce fureur :

Amours empressés à me plaire, (*a*)
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

Qu'Atis, la main encor rougie (*b*)
Du sang qu'il a versé pour la mere des Dieux,
Fasse retentir la Phrygie
De ses hurlemens furieux :
Pour moi, qu'une fureur barbare
Ne sauroit jamais animer,
Je veux que ma raison s'égare
A force de boire & d'aimer.

Amours empressés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

(*a*) Ode XLVIII. (*b*) Ode XIII.

Eteignez la ſoif qui me brûle, (*a*)
Sans craindre que cette liqueur
D'Oreſte, d'Ajax, ou d'Hercule
M'inſpire la noire fureur.

Amis, tout le ſang que je verſe
Coule d'un tonneau que je perce,
Et vous n'avez à redouter
Que de tomber à la renverſe,
Si vous me voulez imiter.

Amours empreſſés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

C'eſt ainſi que dans ſa vieilleſſe
Anacréon, juſqu'au trépas,
Conſerva toujours les appas
De la plus brillante jeuneſſe.

Dans vos faveurs, dans vos mépris, (*b*)
Belles, craignez de vous méprendre.
Quelquefois les jeux & les ris
Suivent plutôt des cheveux gris,
Qu'un amant plus jeune & moins tendre.

(*a*) Ode XXXI. (*b*) XLVII.

CANTATE V.

(a) L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Vous, qui de Flore & du Printems
Estes le plus brillant ouvrage,
Rose; à vos charmes éclatans
L'Amour même doit son hommage.

Votre beauté fait le desir
De tous les yeux qui vous regardent,
Et l'on vous cherche avec plaisir
Dans les épines qui vous gardent.

Vous, qui de Flore & du Printems
Estes le plus brillant ouvrage,
Rose, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit son hommage.

C'est ainsi qu'exprimant ses naissantes ardeurs;
L'Amour dans ses jardins, délices de Cithere,

(a) Odes V. & LIII.

D'une rose nouvelle admiroit les couleurs,
Et benissoit le fer, qui du sang de sa mere
Fit naître la reine des fleurs.
Plus il la voit, plus il s'enflâme
Pour cette fille des zéphirs;
Et l'empire absolu qu'elle prend sur son ame,
L'emporte jusqu'à ces desirs.

Que ne suis-je l'amant de Flore, (a)
Pour vous caresser plus souvent!
Que ne suis-je cet heureux vent
Dont les baisers vous font éclore,
Ou ces pleurs que la tendre aurore
Répand sur vous en se levant!

Que n'ai-je la douceur extrême
De vous défendre avec mes traits!
Ou d'être cette épine même,
Qui jalouse de vos attraits,
Empêche tout ce qui vous aime
De vous approcher de trop près.

En achevant ces mots, d'une course rapide
Il vole où son desir le guide.
Mais quel spectacle affreux pour les yeux d'un amant!

(a) Ode XX.

Dans le ſein de ſa belle il decouvre une abeille,
Qui ſur cette couche vermeille
Croyoit dormir tranquillement.

Quoi ! dit-il animé d'une prompte colere,
Petit ſerpent aîlé, que fais-tu dans ma cour ?
Qui te rend aſſez téméraire
Pour te ſaiſir d'un prix réſervé pour l'Amour ?

Sur un rival qui nous offenſe,
Lançons nos traits, portons nos coups;
Montrons-lui que l'Amour jaloux
Se plaît autant à la vengeance,
Que les autres Dieux en courroux.

L'abeille, ſans reſpect pour le Dieu de cithere,
Par un coup d'aiguillon répond à ſes mépris.
Et l'Amour pénétré d'une douleur amere,
Va chercher du ſecours dans les bras de ſa mere.
Mais à peine elle apprend le ſujet de ſes cris,
Que ſa bouche, après un ſouris.
A mille doux baiſers joint cet avis ſincere;

Si les plus légeres douleurs
Sont pour toi des maux ſi terribles,
Combien doivent être ſenſibles
Les coups dont tu bleſſes les cœurs ?

Quand on court après les délices
Sans écouter que ses desirs,
On trouve souvent des supplices
Où l'on croit trouver des plaisirs.

CANTATE VI.

(a) LE SONGE D'ANACRÉON.

Chez le Dieu des festins, une riante troupe
De naissantes Vénus, de nouveaux Adonis,
Buvoient ensemble à pleine coupe
L'allegresse & le vin si fortement unis.
L'aimable Anacréon avoit orné sa tête
Des plus brillantes fleurs qu'enfantent les zéphirs;
Et son luth, par ces chants consacrés aux plaisirs,
Faisoit & les honneurs & l'ame de la fête.

Versez, amis, versez toujours (b)
Cette liqueur enchanteresse:
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

(a) Ode VI. (b) Ode LIV.

Qu'on ne me parle plus de guerre ; (a)
Il vaut mieux, le verre à la main,
Etre terrassés par le vin,
Que si Mars nous jettoit par terre.

Versez, amis, versez toujours
Cette liqueur enchanteresse ;
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

Que vos beaux jours, jeune Climene, (b)
Ne vous fassent point une peine
De voir mes cheveux blancs auprès de vos appas.
Quand vous cueillez des fleurs nouvellement écloses,
Hé quoi ! ne vous plaisez-vous pas
De mêler les lys & les roses ?

Versez, amis, versez toujours
Cette liqueur enchanteresse ;
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

En achevant ces chants, qu'Apollon même admire,

(a) Ode XXVI. (b) Ode XXXVI.

Un effet enchanteur de l'amour & du vin,
S'empare du chantre divin,
Et l'endort auprès de sa lyre.
Comus respectant son sommeil,
Conduit en d'autres lieux le reste de la troupe,
De peur que de leurs mains ne tombe quelque coupe
Dont le bruit hâte son réveil.
Mais à peine un songe agréable
Des plaisirs les plus doux lui permet de jouir,
Qu'une hirondelle impitoyable,
Par son chant indiscret les fait évanouir.

Que ne puis-je, dit-il, malheureuse hirondelle, (a)
Contre ta langue criminelle
Renouveller, dans mon courroux,
Et la fureur de ton époux
Et le malheur de Philomele!

Amour, rends-moi le doux mensonge
Que m'a fait perdre mon réveil;
Fai qu'en reprenant mon sommeil,
Je puisse reprendre mon songe.

Avec les aîles des zéphirs
Je croyois poursuivre des belles;

(a) Ode XII.

Je croyois voir fuir avec elles
L'aimable objet de mes desirs :
Malgré ses longs détours & ses vains artifices,
Je l'atteins. Elle tombe, & mes brûlans soupirs
Commençoient. . . . O sommeil ! faut-il que tu finisses
Quand tu commençois mes plaisirs !

Songes favorables
Aux cœurs amoureux,
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

Ainsi de leur vie
Charmant la moitié,
De ceux dont les jours font pitié,
Rendez les nuits dignes d'envie.

Songes favorables
Aux cœurs amoureux.
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

CANTATE VII.

(a) LE COMBAT D'ANACRÉON CONTRE L'AMOUR.

Indigné de la violence
Qu'exerce sur les cœurs le tyrannique Amour,
Je voulus essayer un jour
De résister à sa puissance.
Aussitôt à ses traits, intrépide soldat,
J'oppose une égide inutile ;
Je charge mon dos immobile
De tout l'attirail d'un combat ;
Et je me crois dans cet état
Plus invulnérable qu'Achille.

Amour, désormais
J'attens sans allarmes
L'assaut de tes armes ;
Je brave tes traits.

(a) Ode XVI.

Dans ton esclavage
Ne croi pas avoir
Le plaisir de voir
Ceux dont le courage
Trompe ton espoir :
Et quand tu nous blesses,
C'est de nos foiblesses
Que vient ton pouvoir.

Tandis qu'à cet espoir mon ame s'abandonne,
L'impitoyable enfant, dont je brave la loi,
Tourne ses fleches contre moi.
Aussitôt je pâlis, mon courage s'étonne.
Plus prompt que les vents empressés
A sortir des antres d'Eole,
Tout armé que je suis, je cours, je fuis, je vole,
J'évite tous les traits qui me sont adressés.
Alors voyant son carquois vuide,
Cet inévitable vainqueur
Prend sa course, & d'un vol rapide,
Lui-même, au lieu de trait, se lance dans mon cœur.

Quand l'ennemi qui nous menace
Est maître du cœur d'une place,
Que servent d'impuissans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Fausse fierté, foible prudence,
Contre l'Amour & sa puissance
Vous n'opposez qu'un vain rempart,
Dont le plus fier, ni le plus sage,
Ne peut tirer d'autre avantage
Que de céder un peu plus tard.

Quand l'ennemi qui nous menace
Est maître du cœur d'une place,
Que servent d'impuissans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Quand je sentis l'ardeur qui regnoit dans mon ame,
Je courus implorer le secours de Bacchus,
Et crus dans les flots de son jûs
Eteindre ma brûlante flâme :
Mais l'Amour qui vit mon dessein,
Prit, pour m'enflammer davantage,
Le goût & la couleur du vin ;
Et plus j'en versai dans mon sein,
Plus le traître y fit de ravage.

Contre l'Amour & son poison,
Que peut le Dieu de la vendange ?
Depuis quand croit-on qu'il se range
Du parti de notre raison ?

Ah! quand l'Amour vient nous surprendre,
On ne doit regarder Bacchus
Que comme un ennemi de plus
Dont nous avons à nous défendre.

CANTATE VIII.

(a) LA COUPE D'ANACRÉON.

LE sage Anacréon sur les bords de Neptune,
Déploroit par ses chants les effets criminels
Que sur les aveugles mortels
Produisent chaque jour les dons de la fortune.

Source de tous les maux, (b) infidele enchanteur,
Métal de qui la vue est un poison funeste,

(a) On a suivi dans cette Cantate l'opinion de Scobée, qui prétend qu'Anacréon, ayant reçu cinq talens de Policrate, ne put dormir pendant deux nuits de l'inquiétude que lui causoit la peur de perdre ce présent, & qu'il fut obligé de rendre à ce Prince ce qui lui causoit tant de soins.

(b) Ode XLVI.

Périsse le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleste.

Depuis ce jour fatal, quels crimes, quels malheurs
Ont inondé la terre & de sang & de pleurs !
Tu rends la nature rebelle ;
Tu dépouilles l'amour de l'empire des cœurs ;
Et l'amant fier de tes faveurs,
Est sûr de celles de sa belle.

Source de tous les maux, infidele enchanteur,
Métal de qui la vue est un poison funeste,
Périsse le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleste.

A peine il achevoit, que l'onde en mugissant,
De ce métal éblouissant
Roule un monceau sur le rivage :
Quoi ! dit il, fortune volage,
Est-ce par les présens qu'on punit les mépris ?
Mais loin de m'en sentir épris,
J'en vais faire à Bacchus un éclatant hommage.
Il vole en même tems chez l'époux de Cypris,
Et lui commande cet ouvrage :

Vulcain, daigne exercer ton bras (a)
Pour mon plaisir & pour ta gloire :
Prend cet or, & tu m'en feras,
Non des armes pour les combats,
Mais une coupe pour bien boire.

Garde-toi d'y graver, ou les filles d'Atlas,
Ou l'Orion qui m'épouvante ;
Ce seroit un vain embarras.
Graves-y seulement la beauté qui m'enchante :
Que l'amour & les jeux y marchent sur ses pas,
Et que cette image riante,
Du vin que je boirai redouble les appas.

Il dit ; & le succès répond à son attente.
Mais d'un poison subtil, effet prodigieux !
Il tremble à tous momens qu'une main ravissante
Ne vienne le priver d'un trésor précieux,
Dont le charme funeste est le seul qui l'enchante.
Que dis-je ! le sommeil ne ferme plus ses yeux,
Tout l'agite, tout l'épouvante ;
Iris lui paroît moins charmante,
Et son luth moins harmonieux.

(a) Odes XVII. & XVIII.

Ciel ! où suis-je ! dit-il ; ô fortune inhumaine !
Tu fais payer trop cher tes bienfaits séduisans.
Et toi, ministre de sa haine,
Mer, rends moi mon repos, & reprens tes présens.
Tristes soucis, sombre tristesse,
Qu'après lui l'or traîne sans cesse,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Bacchus, pere de l'allegresse,
Ramene l'enfant de Paphos,
Et que mes chants pour la tendresse
Réveillent encor les échos.

Tristes soucis, sombre tristesse,
Qu'après lui l'or traîne sans cesse,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Dans la mer, à ces mots, la coupe ensevelie
Dissipe sa mélancolie ;
Il se rend aux plaisirs pour ne les plus quitter,
Et tout le reste de sa vie
Il ne cessa plus de chanter.

Amis, si l'or étoit capable (a)
De prolonger votre destin,
Et que la Parque, peu traitable,
Se contentât de ce butin,
Pour la richesse & pour le gain,
Votre ardeur seroit excusable.

Mais, puisque leur secours est vain,
Pour détourner ce coup funeste,
Exempts de trouble & de chagrin,
Partagez le tems qui vous reste
Entre la tendresse & le vin.

CANTATE IX.

(b) L'AMOUR PEINTRE.

L'Hiver avoit chassé Pomone après Cérès,
Depuis qu'Iris pleuroit l'absence de Bathile,
Et que sa douleur inutile
Se soulageoit par ces regrets:

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs!

(a) Ode XXIII. (b) Odes XXVIII. & XXIX.

Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Ne viendras-tu plus, cher amant,
Embellir ces tristes rivages,
Où l'hiver fait moins de ravages
Que ton funeste éloignement.

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Qui peut t'arrêter si long-tems
Loin d'une amante qui t'adore,
Toi, qui mieux que l'amant de Flore,
Peux me ramener le printems ?

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Tandis que sa douleur se plaît à s'exhaler,
Par des plaintes toujours nouvelles,
Elle apprend que l'Amour, pour les amans fidelles,

A trouvé l'art de rassembler
Des ombres, des couleurs plus fortes que l'absence,
A qui ce divin maître a donné la puissance
D'animer une toile, & la faire parler.
Son amoureuse impatience
A Paphos sur le champ la contraint de voler ;
Et son cœur, par ces mots, marque la violence
Du feu dont il se sent brûler :

Amour, qui par un art rival de la nature,
Peux, tout absent qu'il est, me montrer mon amant,
Si tu veux m'en tracer la fidelle peinture,
Prends ce qu'en chaque Dieu tu vois de plus charmant.

Donne-lui d'Apollon la blonde chevelure ;
Rassemble dans ses traits, confonds dans ses regards
La pudeur dont Pallas releve sa parure,
La douceur de ta mere, & la fierté de Mars.

Enfin, de ton carquois dépouille-toi toi-même,
Et fai que mon amant s'en saisisse à son tour :
Tu passeras partout pour le berger que j'aime,
Et partout mon berger passera pour l'Amour.

Ainsi parloit Iris ; & l'objet qui l'enflâme
S'offre tel à ses yeux qu'il est peint dans son ame :
C'est Bathile. Il respire ; elle n'en peut douter.
Elle embrasse cent fois cette image naïve ;
Cent fois son oreille attentive
S'est disposée à l'écouter.

Mais que peut un portrait quand l'amour est extrême ?
Iris se rend à ses douleurs,
Et l'Amour n'arrête ses pleurs
Qu'en lui ramenant ce qu'elle aime.

Quand on aime bien tendrement,
Une muette ressemblance
Contre les rigueurs de l'absence
Est un foible soulagement.

Non, jamais nos desirs avides
Ne sauroient être satisfaits
Que par des plaisirs plus parfaits,
Et des entretiens plus solides.

CANTATE X.

MARS BLESSÉ PAR L'AMOUR.

DAns les cavernes de Lemnos (a)
Vulcain forgeoit des traits pour le Dieu de Paphos.

Une charmante immortelle
Trempe leur pointe cruelle
Dans un vase plein de miel,
Où l'Amour moins humain qu'elle
Se plaît à mêler du fiel.

Ainsi, lorsque dans une ame
L'Amour lance un trait de flâme,
Il sait rendre en même tems
Et malheureux & contens
Ceux que sous ses loix il range;
Ainsi les jours & les nuits
Ont un éternel mélange
Et de plaisirs & d'ennuis.

(a) Ode XLV.

Tandis que les marteaux font retentir l'enclume,
Au sortir d'un combat le redoutable Mars,
Sur ces foibles travaux où Vulcain se consume;
Promene avec dédain ses orgueilleux regards.
Et par ce discours téméraire,
Qui lui coutera des regrets,
Il brave le Dieu de Cithere
Sur la foiblesse de ses traits:

Enfant dont l'audace
Croit tout surmonter,
Quelle ame assez basse
Peut te redouter?
Laisse-moi la gloire
De lancer des traits
Qui soient à jamais
Sûrs de la victoire;
Et borne l'emploi
Des armes fragiles,
Qu'en tes mains je voi,
Aux jeux inutiles
D'enfans tels que toi.

Vénus sourit à ce reproche;
Et l'Amour sûr de se venger,
Prend une fleche qu'il décoche
Sur le Dieu qui l'ose outrager.

Essayons, lui dit-il, s'il faut que je te cede,
Et voyons si tes traits sont plus forts que les miens.
Le trait vole ; & le Dieu que la douleur possede,
Lorsqu'il ensanglanta le fer de Diomede,
Frappa d'un moindre cri les rivages Troyens.

Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.
Punit-on un moment d'audace
Avec cet excès de rigueur ?
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Le terrible Dieu de la Thrace
Te reconnoît pour son vainqueur.
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Non, dit l'Amour plein d'allegresse
De causer des maux si cuisans ;
Juge par le trait qui te blesse,
Si les tiens sont aussi pesans.
Garde-le bien, je te le laisse ;
Je ne reprens point mes présens.

Le guerrier le plus invincible
Ne peut se défendre d'aimer.
Plus un cœur se croit insensible,
Plus il est prêt de s'enflammer.
Le guerrier le plus invincible
Ne peut se défendre d'aimer.

Malheur, malheur au cœur paisible
Qui force l'Amour de s'armer.
Le guerrier le plus invincible,
Ne peut se défendre d'aimer.

CANTATE XI.

LA CIGALE.

UNe Cigale au coin d'un bois, (a)
Imprudemment se laissa prendre
Dans les rets que venoient de tendre
Les enfans aux brillans carquois.

Ils alloient venger sur elle
La honte de leur butin,
Quand ces mots, dictés soudain
Par ma pitié naturelle,

(a) Ode XLIII.

Fléchirent l'humeur cruelle
Du bataillon enfantin.

Enfans, allez faire la guerre (a)
A tant d'oiseaux que j'apperçoi
Faire leur ordinaire emploi
De piller les fruits de la terre :
Mais l'ennemi, dont vous jurez la mort,
Ne leur a jamais fait de tort.
Il n'est ni Nymphe, ni Bergere,
Qui n'aime à l'ouir dans nos champs ;
Et vous sentirez leur colere,
Si vous les privez de ses chants.

Je n'eus pas fini ce langage,
Que je vis un essain d'Amours
Dans mon sein s'ouvrir un passage ;
Et je les y sens tous les jours
Faire un pitoyable ravage.

A tous les Amours que je sens, (b)
Mon cœur ne sauroit plus suffire.
L'hirondelle dans le printems
Ne fait son nid que tous les ans ;
Mais dans mon sein, qu'Amour déchire,
Il bâtit le sien en tout tems.

(a) I. Liv. de l'Anthologie. (b) Ode XXXIII.

Non,

Non, mon cœur ne peut plus suffire
A tous les Amours que je sens.

A peine les Amours naissans
Ont percé leur tendre coquille,
Que toujours de nouveaux enfans
En font augmenter la famille.
Sans cesse mon sein en fourmille;
J'entens toujours des cris perçans.
Ah! quelle peine! Ah! quel martyre!
Non, non, mon cœur ne peut suffire
A tous les Amours que je sens.

Je ne connois plus qu'un remede
Au mal que me font les Amours:
Chers amis, j'implore votre aide;
La bouteille à la main volez à mon secours.
Sur ces auteurs de ma disgrace
Versez, & faites dans mon sein
Couler un déluge de vin
Qui les y noie ou les en chasse.

Un buveur rappelle aisément
Sa raison, lorsqu'elle s'égare;
Mais elle revient rarement
Dans un cœur dont l'Amour s'empare.

Lorsqu'à Bacchus on est livré,
On n'a qu'une courte folie ;
Mais un cœur d'amour enyvré
L'est pour le reste de sa vie.

CANTATE XII.

LA CHASSE DES OISEAUX.

A Peine la blonde Cerès (a)
Recueilloit les pleurs de l'aurore,
Que pour les vrais plaisirs Daphnis trop jeune encore,
S'occupoit à tendre des rets.

Oiseaux, fuyez ce bocage,
Où de dangereux appas
Vous cachent un esclavage
Que vous n'éviterez pas,
Si chacun n'est assez sage
Pour en détourner ses pas.

(a) Idylle II. de Bion.

Jeunes cœurs, qu'Amour veut prendre
Dans des rets plus dangereux,
Ce n'est qu'en fuyant les jeux
Dont il cherche à vous surprendre,
Que vous pourrez vous défendre
Du péril d'être amoureux.

Tandis que le berger s'anime à cet ouvrage,
Il voit le tendre Amour, qu'il prend pour un oiseau,
Voler de feuillage en feuillage;
Il court dans le prochain hameau
Implorer le secours des bergers de son âge.
Mais sa mere savante & sage,
Qui sur le récit de son fils,
Reconnoît le Dieu de Cithere,
Le détourne par cet avis,
D'une entreprise téméraire :

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rets que tu peux tendre ?
Par l'oiseau que tu veux prendre,
Crain d'être pris à ton tour.

Loin de le vouloir surprendre,
Fui cet aimable trompeur.
Il fait semblant d'avoir peur,
Et de ne t'oser attendre.

Mais dans un âge moins tendre
Tu n'auras plus ce bonheur,
Et le traître dans ton cœur
Ne viendra que trop se rendre.

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rets que tu peux tendre?
Par l'oiseau que tu veux prendre
Crain d'être pris à ton tour.

Daphnis fut sourd à ce langage,
Dont il ne reconnut le prix
Qu'après que l'enfant de Cypris
Eut vengé par son esclavage
Tous les oiseaux qu'il avoit pris.

Vous, à qui la chasse
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous surpasse
A tendre des rets.

Son pouvoir suprême,
Mieux que chez les rois,
Regne dans les bois,
Où Diane même
Ne peut fuir ses loix.

Vous, à qui la chasse
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous surpasse
A tendre des rets.

CANTATE XIII.

(a) L'AMOUR MUSICIEN.

A. M. D. L.

Ami généreux & sincere,
Souffre que l'Amour & sa mere
T'offrent des chants que tu chéris;
Plus contens de te faire un présent qui te touche,
Qu'à quelque puissance farouche
Qui n'en connoîtroit pas le prix.

Un jour dans la saison nouvelle,
Licidas à l'ombre d'un bois,
Disputoit le prix de la voix
A l'amoureuse Philomele.
Les zéphirs n'osoient agiter
Ni roseau, ni fleur, ni verdure,

(a) Idylle III. de Bion.

Et les ruisseaux, pour l'écouter,
Interrompoient leur doux murmure.

Autour du Berger
Les graces riantes,
Les Nymphes contentes,
Viennent se ranger.
L'Amour, pour entendre
Ses chants pleins d'attraits,
Met sur l'herbe tendre
Son arc & ses traits;
Et sa mere même
Dans ses doux soupirs,
Du Berger qu'elle aime
Sent moins de plaisirs.

Dès qu'il eut cessé de chanter,
Chacun lui donna la victoire:
Et la sœur de Progné n'osa plus se flatter
De lui disputer cette gloire.
Alors la mere des Amours
Lui présenta son fils, & lui tint ce discours:

Berger, tes concerts que j'admire
Ont tant de charmes pour Cypris,
Qu'elle veut te laisser son fils
Pour le former & pour l'instruire.
Je juge par l'effet que tes chants font sur moi

Qu'il augmenteroit notre empire ;
S'il savoit chanter comme toi.

Souvent une ame indifférente
Résiste à bien d'autres appas,
Que ses rigueurs ne tiennent pas
Contre ceux d'une voix touchante.

Alors, avec empressement,
Licidas sur le ton champêtre
Commença d'exercer le disciple charmant,
Dont il devoit être le maître.
Mais quel étonnement lui fit ouvrir les yeux,
Quand il vit l'enfant de Cithere,
Méprisant le chant ordinaire,
Prendre un ton plus mélodieux
Pour chanter les amours des Dieux,
Sans oublier ceux de sa mere !

Ah ! lui dit le Berger enchanté de ses sons,
Amour, je vois que mes chansons
Valent beaucoup moins que les tiennes,
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

Les chants où tu ne regnes pas,
N'ont rien de touchant ni de tendre ;

Et je ne trouve plus d'appas
Qu'en ceux que tu m'as fait entendre.

Amour, je vois que mes chansons
Valent beaucoup moins que les tiennes;
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

L'enfant en même tems devint maître à son tour;
Et le Berger depuis ce jour,
Apprit, par son expérience,
Qu'un mortel n'a point de science
S'il n'est pas instruit par l'Amour.

Vous, qui des sons de votre lyre,
Voulez qu'on goûte les douceurs,
Il faut que l'Amour vous inspire;
Ce n'est pas assez des neuf sœurs.

Votre gloire ne sauroit croître
Qu'autant qu'il en sera l'appui.
Le Dieu des arts est un grand maître,
Mais l'Amour en fait plus que lui.

CANTATE XIV.

(a) ACHILLE ET DEIDAMIE.

SOus les traits & l'habit d'une jeune princesse,
Achille dans Sciros jouissoit d'un bonheur
Aussi funeste à sa valeur,
Que favorable à sa tendresse.
Chaque jour comme sœur, chaque nuit comme époux
De la belle Déidamie,
Il échappoit aux traits de la Parque ennemie ;
Et goûtoit en secret les plaisirs les plus doux.

Nuit, confidente fidelle,
De tant d'amoureux desirs,
Il n'est de parfaits plaisirs
Que ceux que l'on vous révele.
Sitôt que du jour jaloux
L'on voit la lumiere éteinte,
Les amans cédent sans crainte
A ce qu'amour a de doux :
La pudeur ni la contrainte
Ne tiennent point contre vous.

(a) Idylle VIII. de Bion.

Ulysse cependant, zelé pour sa patrie,
Veut lui rendre le seul héros,
Dont l'appui des Troyens doit sentir la furie;
Et pour le découvrir, il se rend à Sciros.
Il étale aux yeux des princesses,
Des ornemens & des richesses
Dignes de relever l'éclat de leur beauté.
Achille avec dédain envisage leurs charmes:
Mais d'un trouble soudain il paroît agité,
Quand parmi ces atours il voit briller des armes,
Qui semblent l'accuser de son oisiveté.

L'ardeur dont la gloire l'enflâme.
Dissipe les lys de son teint;
Et la rougeur dont il est peint,
Fait voir le trouble de son ame.

Les graces rebelles aux loix
De la Déesse d'Amathonte,
Semblent, pour la premiere fois,
Rougir de dépit & de honte,
Et se courroucer toutes trois,
De voir que Pallas les surmonte.

L'ingénieux Ulysse, à ces signes certains,
Reconnoît le héros que demande la Grece;

Et d'un glaive terrible armant ses jeunes mains,
Par ce discours guerrier, du fils d'une Déesse
Il augmente l'ardeur, & hâte les destins ;

Quittez les jeux, fuyez leurs charmes,
Rougissez d'un honteux repos :
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaisirs des héros.

Lorsque des plaisirs à la gloire
Ils ont promené leurs desirs,
Il n'appartient qu'à la victoire
De les ramener aux plaisirs.

Quittez les jeux, fuyez les charmes,
Rougissez d'un honteux repos :
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaisirs des héros.

Pénétré des discours d'Ulysse,
Achille en même tems déchire tous les nœuds
Dont le fatiguant artifice,
Sous un voile emprunté, captivoit ses cheveux.
Déidamie en proie aux plus vives allarmes,
Veut en vain, par ses cris, par ses plus tendres larmes,
Désarmer ce jeune lion ;

Son cœur ne trouve plus de charmes
Que dans la chute d'Ilion,
Qu'Ulysse promet à ses armes.

Belles, qui croyez pour toujours
Asservir un jeune courage,
N'en esperez d'autre avantage
Que des chaînes de quelques jours,
Dont un son d'airain le dégage.

Il n'écoute plus les Amours,
Sitôt que Bellone l'appelle;
Et les sermens d'être fidele,
S'envolent au bruit des tambours.

CANTATE XV.

MELPOMENE.

QUel tourbillon, quel feu sublime
Redoublent leur rapidité,
Pour me transporter sur la cime
Du Parnasse que j'ai quitté!
Que voulez-vous de moi, divine Melpomene?
En quittant les bords de la Seine,
J'ai cessé de suivre vos loix;

Et la fureur qui me domine,
N'eſt plus cette fureur divine
Qui me ſaiſiſſoit autrefois.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Caché dans un coin de la terre,
Je ne veux plus monter aux cieux :
On s'approche trop du tonnerre
Quand on commerce avec les Dieux.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Pour qui voulez-vous que ma lyre
Retire encor du ſombre empire
Ces noms qui traînent après eux
Tant d'évenemens mémorables ?
Pour chanter des maux fabuleux,
J'en reſſens de trop véritables.

Que tous mes rivaux,
Fiers de ma diſgrace,

Tu vois comme les vents retiennent leurs haleines,
Et qu'un calme profond sur les humides plaines,
Des tendres Alcions réveille les desirs :
Pourquoi, charmant auteur des tourmens que j'endure,
Es-tu le seul dans la nature
Qui se refuse à ses plaisirs ?

Voi combien cette onde amoureuse,
Dans ce vallon aimé fait de fréquens détours,
Et comme à prolonger son cours,
L'Amour la rend ingénieuse.
Ah ! seras-tu le seul, dont l'ame dédaigneuse
Ne profite pas des beaux jours ?

La vigne jointe avec l'olive,
De leurs rameaux unis nous offre le secours,
Moins contre la chaleur trop vive,
Que pour imiter leurs amours.
Voi comme à des plaisirs extrêmes
Tout conspire à nous inviter.
Ah ! serons-nous assez ennemis de nous-mêmes,
Pour ne vouloir pas les goûter ?

Elle dit ; & l'Amour attendri par sa plainte, (a)
Aux regards du berger se présente soudain ;
Et pour l'exempter de la crainte
Qu'eût produit son arc inhumain,
Il ne voulut armer sa main
Que d'une tige d'hiacinthe.

Mais toujours insensible aux amoureuses loix,
Bathylle a recours à la fuite,
Et sa frayeur le précipite
A travers les monts & les bois.

Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes transports amoureux ?
Le Dieu dont je ressens les feux,
Desarmé de traits & de chaînes,
Te paroît-il plus dangereux
Que ces précipices affreux,
Dont les épines inhumaines
Ne respectent pas tes cheveux ?
Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes transports amoureux ?

Reprens, Amour, reprens tes armes,
Lance tes traits sur un ingrat ;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

(a) Ode VII.

Qu'Alecton, au lieu de Cypris,
Lui fasse ressentir la fureur qui m'anime.
Que parmi ces rochers il trouve quelqu'abîme,
Ou quelque nouveau monstre animé par ma cris,
Qui sache mieux punir un crime,
Que respecter en lui les charmes d'Adonis.

Reprens, Amour, reprens tes armes,
Lance tes traits sur un ingrat;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

Bathylle, que les vents paroissent emporter,
Redouble sa course légere,
Malgré les cris de la bergere
Qu'il ne daigne pas écouter;
Lorsque par un aspic, caché sous la fougere,
Il est contraint de s'arrêter.
Que vois-je! Ses yeux s'obscurcissent,
Déja leur feu s'est presque éteint;
Les lys se fanent sur son teint,
Et les roses déja sur ses levres pâlissent.

Alors l'Amour vers lui se hâte de venir;
Et l'ayant ranimé du seul vent de ses aîles:
Tu mérites, dit-il, des peines plus cruelles;
Mais je laisse à Doris le soin de te punir.

Sans carquois & sans violence,
L'Amour a droit de nous charmer ;
Il n'a pas besoin de s'armer
Pour nous soumettre à sa puissance.
On peut résister quelque tems ;
Mais dès qu'il devient notre maître,
On regrette tous les instans
Qu'on a passé sans le connoître.

CANTATE XVII.

L'INCONSTANCE PUNIE.

JE rêvois l'autre nuit aux courses indiscrettes,
Où m'avoit engagé l'Amour,
Et du flambeau des cieux j'attendois le retour
En songeant à tant d'amourettes.

J'aurois plutôt compté (a) les feuilles des forêts,
Des bords de l'océan j'aurois compté le sable,
Plutôt que le nombre innombrable
De tous les amours que j'ai faits.

(a) Ode XXXII.

La Grece n'a point de bocages,
Ni de temple, ni de palais,
Où quelqu'objet rempli d'attraits
Ne se vante de mes hommages.

J'ai porté les loix de Cypris
Jusqu'en Egypte & dans la Créte;
L'Asie a vu mon cœur épris
De mille objets, dont la défaite
M'a coûté moins cher qu'à Paris.

Les lieux même où jadis Hercule
Mit des bornes à ses exploits,
N'ont pû me prescrire des loix
Pour en mettre au feu qui me brûle.

C'est assez, criai-je aux Amours
Avec une voix de tonnerre,
Je veux vous quitter pour toujours;
C'est assez parcourir la terre.

Je ne veux plus chercher d'attraits
Que dans la bouteille & le verre;
Lorsque vous me ferez la guerre,
Ils me garderont de vos traits.

Tandis que cet espoir frivole
M'inspire ces rudes accens,

Je me sens couper la parole
Par des pavots assoupissans.

Je crus voir en dormant (a) une troupe de belles,
Dont l'Amour jusqu'à moi sembloit guider les pas ;
Et que, pour éviter leurs dangereux appas,
La peur m'avoit prêté ses aîles.
Mais l'Amour d'un air méprisant,
Pour me montrer combien sa poursuite est à craindre,
Chargea ses pieds d'un plomb pesant,
Et ne laissa pas de m'atteindre.

Jeune Iris, le sens de mon songe
Est expliqué dans vos beaux yeux ;
Ne prenez point pour un mensonge
Ce qu'il a de mystérieux.
Jeune Iris, le sens de mon songe
Est expliqué dans vos beaux yeux.

Parmi tant de beautés, pour qui mon cœur volage
A cru sentir des feux dont il ne brûloit pas,
Je n'ai trouvé que vos appas
Dignes de fixer mon hommage.

(a) Ode XLIV.

L'Amour, dont je ressens les coups,
M'a forgé par dégrés une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus
belle,
Que pour l'élever jusqu'à vous.

Un papillon de rose en rose
Aime à voler dans le printems ;
Mais il faut bien qu'il se repose
Lorsque l'hiver glace nos champs.
C'est ainsi que dans le bel âge
Il est permis d'être volage :
Mais dans l'automne de nos jours,
Où leur feu commence à s'éteindre,
L'on se trouveroit bien à plaindre,
Si l'on ne fixoit ses amours.

CANTATE XVIII.

MINERVE ET L'AMOUR.

LEs Nymphes de Pallas, d'une main attentive
Mêloient la pourpre & l'or pour finir des portraits,
Où la prompte navette & l'aiguille naïve,
Du pinceau, leur rival, ſurpaſſoient les attraits.

Quel eſt le pouvoir des mélanges (a)
Qui forme ce vivant tableau !
Du Dieu qui préſide aux vendanges,
Tous les habitans d'un hameau,
A l'aſpect de leur vin nouveau,
Y ſemblent chanter les louanges.
L'on y voit des vieillards, que ſon jus rajeunit,
Former encor des jeux & des danſes nouvelles,
Et des belles, qu'il aſſoupit,
Trouver, en s'éveillant, quelqu'amant auprès d'elles.

(a) Ode LII.

Quel est cet autre objet ! Par quel enchantement (a)
Cet amoureux taureau fend-il le sein de l'onde,
Fier d'avoir sur son dos un fardeau si charmant!
Ah ! malgré son déguisement,
L'on connoît le maître du monde.

Prévenez, dit Pallas, prévenez les malheurs,
Qu'avec de si vives couleurs
Vos savantes mains éternisent ;
Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produisent :
Que leurs exemples vous instruisent
A les éviter tous les deux.

Le travail & la diligence
Détruisent leur autorité,
Et c'est la seule oisiveté
Qui fait l'excès de leur puissance.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produisent :
Que leurs exemples vous instruisent
A les éviter tous les deux.

Si l'Amour vient dans vos retraites
Résolu d'en troubler la paix,

(a) Ode XXXV.

Faites-lui

Faites-lui ſentir que ſes traits
Cédent aux coups de vos navettes.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

L'Amour ſenſible à cet outrage,
Sur la fiere Minerve & les ſœurs d'Arachné ;
Tourne ſon arc empoiſonné ;
Et ſes traits, en volant, font ceſſer leur ouvrage.
Pallas s'efforce en vain d'animer leur courage ;
Rien ne peut raſſembler ſon troupeau conſterné.
Elle-même ſe voit contrainte
De voler vers ſon pere au céleſte ſéjour,
Et de lui porter cette plainte
Contre l'audace de l'Amour :

Puiſſant maître des Dieux, qui lancez le tonnerre,
En vain votre bras triomphant
Foudroya les fils de la terre,
Lorſque vous permettez qu'un plus cruel enfant
Faſſe à tout l'univers une plus rude guerre.
En vain par d'utiles emplois
J'avois cru m'exempter de ſes barbares loix

Ses traits me pourſuivent ſans ceſſe.
Ah ! qui voudra tourner ſes pas
Vers le ſentier de la ſageſſe,
Si le ciel ne l'exempte pas
Des piéges que l'Amour lui dreſſe ?

A ces mots, d'un regard qu'il lança ſur l'Amour,
Jupiter ébranla le céleſte ſéjour.
Cruel enfant, dit-il, tyran de la nature,
Entendrai-je toujours des plaintes contre toi ?
Si je t'ai pardonné l'injure
Des traits que ton audace a portés juſqu'à moi ;
Si du reſte de ma famille
J'ai vu tranquillement les tranſports furieux,
Penſe-tu qu'inſenſible aux plaintes de ma fille,
Sur tes crimes nouveaux je ferme encor les yeux ?

Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.
Il eſt tant de mortels dans ce vaſte univers
Sur qui ton pouvoir peut s'étendre.
Souffre qu'il ſoit un cœur qui puiſſe ſe défendre
De la néceſſité de gémir dans tes fers.
Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.

Va, songe à m'obéir, (a) ou tremble qu'à tes
yeux
Le feu que je tiens ne dévore
Ton arc & tes traits odieux.
Tonne, répond l'Amour, je me souviens encore
Comme on fait un taureau du plus puissant des
Dieux.

Non, ce n'est point par la menace
Que l'Amour calme ses rigueurs;
C'est un enfant qui ne fait grace
Qu'à ceux qui lui donnent des fleurs.

CANTATE XIX.

(b) LA MORT D'ADONIS.

ADonis étendu, sans force & sans couleur,
Des baisers de Vénus ne sentoit plus les charmes;

(a) *La fin de cette Cantate est tirée d'une Epigramme latine de Sannazar, dont Moschus lui avoit fourni l'idée.*

(b) Premiere Idylle de Bion.

Et la terre abreuvée & de sang & de larmes ;
Avoit déja produit une nouvelle fleur.
De cette perte irréparable
Les Amours punissoient leurs carquois innocens ;
Et la Déesse inconsolable
Accompagnoit leurs pleurs de ces tristes accens :

Cher objet d'une ardeur si tendre & si fidelle,
Je ne verrai plus tes appas ;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux ressentir celui de ton trépas.

Que ne m'est-il permis d'accompagner ton ombre !
Le plaisir de te voir sur le rivage sombre,
Me le rendroit plus cher que la clarté du jour ;
J'irois, avec le Dieu du ténébreux séjour,
Partager un bonheur dont mon ame est jalouse.
Que ne puis-je cesser, pour être son épouse,
D'être la mere de l'Amour !

Cher objet d'une ardeur si tendre & si fidelle,
Je ne verrai plus tes appas ;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux ressentir celui de ton trépas.

Amours, livrez-moi ma victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs;
Contre l'auteur de mes malheurs
Servez la fureur qui m'anime.
Hâtez-vous de punir son crime;
Que son sang coule avec mes pleurs.
Amours, livrez-moi ma victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs.

A ces mots les Amours, (a) dans la forêt prochaine,
Fondent de toutes parts sur l'objet de leur haine.
Bientôt de mille nœuds il se sent attacher;
Bientôt, pour le faire marcher,
La pointe de leurs traits commence son supplice;
Et pour ce nouveau sacrifice,
Leurs flambeaux réunis allument le bucher.

Vengez-vous, charmante Déesse,
Dit ce captif en soupirant;
Mais du moins apprenez qu'un excès de tendresse
A produit un crime si grand.
Lorsque de cet époux, dont vous pleurez la perte,
Je vis, au gré des vents, la cuisse découverte,

(a) Idylle XXX. de Théocrite.

Je voulus qu'un baiser usurpé sur Vénus,
Contentât mes desirs avides;
Et je ne me ressouvins plus
Que j'avois des dents homicides.

Vengez-vous, délivrez vos yeux
D'un ennemi qui vous offense:
Je crains plus la pitié des Dieux
Qu'un autre ne craint leur vengeance.

Vénus, par ces regrets se laissant attendrir,
Fait briser sur le champ les fers de sa victime:
Mais l'horreur qu'elle a de son crime,
En dépit de Vénus la condamne à mourir.
Elle s'élance sans rien craindre
Parmi les flammes du bucher,
Et Vénus ne peut s'empêcher
De l'envier & de la plaindre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Jusqu'à s'armer contre soi-même;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

Après quelques pleurs superflus,
Qu'on cesse bientôt de répandre,
Les soupirs ne s'adressent plus
A qui ne peut plus les entendre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Jusqu'à s'armer contre soi-même ;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

CANTATE XX.

LE COUCOU.

TAisez-vous, triste Philomele,
N'interrompez point les Coucous ;
Ils savent cent fois mieux que vous
Annoncer la saison nouvelle.
Vos lugubres accens, dans ma langueur mortelle,
Ne servent qu'à m'entretenir ;
Au lieu que le Coucou sans cesse me rappelle
Quelqu'agréable souvenir.

C'est ainsi que le beau Silvandre
Des courriers du printems célebroit le retour,
Et donnoit des leçons d'amour
Aux bergers empressés de le venir entendre.

Le papillon dans nos jardins
Aime à voler de rose en rose ;

Et le Coucou ne se repose
Que dans le nid de ses voisins.
Amans qui vous plaignez des rigueurs de vos belles,
L'Amour aura pour vous
Des plaisirs aussi doux,
Quand vous prendrez pour vos modeles
Les papillons & les coucous.

Charmé de cette préférence,
L'oiseau par ses aimables sons,
Veut à l'auteur de ces leçons
Témoigner sa reconnoissance.

Heureux berger, si quelque jour,
Pour récompenser ton amour,
L'hymen dans sa chaîne t'arrête,
Je te promets, foi de coucou,
D'être un des premiers à la fête,
Où je chanterai tout mon sou.
Coucou, coucou.

Si dans cette troupe riante,
L'Amour rend quelqu'un assez fou
Pour fixer par l'hymen son humeur inconstante,

Il verra sur quel ton je chante
Coucou, coucou.

Cette Cantate a été faite pour donner lieu à un habile Musicien, de faire répéter distinctement, par les instrumens, le nom & le chant de Coucou.

CANTATE XX.

(*a*) LA BELLE HOLLANDOISE.

CHez un peuple rival des rois;
A qui le desir d'être libre
A coûté d'aussi longs exploits
Qu'aux premiers habitans des rivages du Tybre;
Iris, la jeune Iris, surpasse les attraits
De la Déesse de Cithere.
Celle pour qui l'Amour se blessa de ses traits,
Etoit moins digne de lui plaire.

(*a*) Madame la Baronne de C[illegible]

L'on compteroit plutôt les habitans des airs,
Les nocturnes flambeaux de la voute azurée,
Et les épis dorés dont Cérès est parée,
Que le nombre des cœurs qu'Iris tient dans ses fers.

L'empire de Flore
Céde à ses appas;
L'on voit plus éclore
De fleurs sous ses pas.
La saison nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour soumettre Iris à leurs loix,
Et rendre son cœur moins sévere,
Bacchus & l'enfant de Cithere
Se sont unis plus d'une fois;
Mais dans ce combat agréable,
Ils sont tous deux humiliés.
Bacchus, amant, tombe à ses pieds;
Et l'Amour, ivre, sous la table.

Jadis les lys victorieux,
Exercerent sur ces rivages

Les violens & courts ravages
Que fait un torrent furieux.
C'eſt à vous, jeune Iris, de venger ces outrages :
La Seine, ſur ſes bords, vous rendra les hommages
Qu'on lui refuſa dans ces lieux.
Vous verrez ſes plus nobles têtes
Céder au pouvoir de vos yeux ;
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conſerverez mieux.

Beautés que l'art pare
De tous les appas
Que le ciel avare
Ne vous donna pas,
Vos lys téméraires
Par des lys ſinceres
Vont être flêtris ;
Vos couleurs trop vives
Aux roſes naïves
Vont céder le prix :
L'Amour ſur vos rives
Va conduire Iris.

Bientôt la Renommée à la troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.

Quelle horreur les saisit ! quelle prompte dou-
leur
D'un éclat emprunté dérange l'artifice ;
Et pour commencer leur supplice,
Sur leur front démasqué ramene la pâleur !

Ne souffrons pas que dans nos plaines
On ose venir nous braver ;
Perçons plutôt les cœurs qu'on nous veut enle-
ver,
Que de les voir briser nos chaînes.

Arrêtez, calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres :
Contente du cœur d'un époux,
Iris vous cède tous les autres.

L'innocence & sa paix, dans ces lieux pleins
d'appas,
Epurent l'air qu'Iris respire :
Elle n'a pas dessein d'en détourner ses pas ;
Ses yeux ne veulent point d'empire
Où la vertu ne regne pas.

Heureux un objet qui rassemble,
Par une extrême nouveauté,

Et la ſageſſe & la beauté,
Qui vont ſi rarement enſemble !
Plus heureux mille fois encor
Celui qui poſſede un tréſor
A qui nul autre ne reſſemble !

CANTATE XXI.

LA COLOMBE D'ANACRÉON.

A DEUX VOIX.

LES DEUX VOIX.

Venez, habitans de Paphos, (a)
Rendez votre premier hommage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

UNE VOIX.

Admirez l'éclat que ſes yeux
Lancent de loin ſur cette rive.

(a) Ode LI.

Il ſent une ardeur d'Ambroſie
Ranimer tout à coup ſes eſprits languiſſans.
Il tourne ſa vue expirante
Vers ce nouveau préſent que lui font les zéphirs,
Et voit l'objet de ſes deſirs
Fendre le champ des airs d'une aîle diligente.

L' AMANT.

Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les ſoupirs.
Ah! que le retour d'une amante
Diſſipe de longs déplaiſirs!
Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les ſoupirs.

DUO.

Plus une rigoureuſe abſence
A mis deux cœurs au déſeſpoir,
Plus l'Amour les en récompenſe
Par le plaiſir de ſe revoir.

L' AMANT.

Quels lieux à ma recherche vaine
Ont pu ſi long-tems te cacher?
Où s'adreſſent tes pas? puis-je flatter ma peine
Que c'eſt moi que tu vas chercher?

LA COLOMBE.

Je ſers le favori du fils de notre reine,

Dont la lyre, autrefois consacrée aux plaisirs,
Ne murmure aujourd'hui que de tendres soupirs
Sur l'éloignement de Climene.
Je vais à cet objet charmant
Porter dans cet écrit la peinture fidelle
Des maux qu'une absence cruelle
Fait souffrir au cœur d'un amant.

DUO.

Plus une rigoureuse absence
A mis deux cœurs au désespoir;
Plus l'Amour les en récompense
Par le plaisir de se revoir.

L'AMANT.

Si tu veux me faire connoître
Que tu sais aimer comme moi,
Consens que je vive avec toi
Dans quelque demeure champêtre,
Où nous n'ayions plus d'autre maître
Que celui dont je suis la loi.

LA COLOMBE.

Me préserve le ciel de faire cet outrage
Au maître à qui Vénus a soumis mon destin!
Irai-je me nourrir de quelque fruit sauvage,
Moi qui prens toujours de sa main

Les prémices des mêts que Comus lui présente,
Et qui d'une liqueur charmante
M'abreuve dans sa coupe, ouvrage de Vulcain ?
Quand je bois de ce jus divin,
Je couvre de mon aîle un maître qui m'adore ;
Et quand je sens venir les douceurs du sommeil,
Je vole sur sa lyre, où j'attens que l'aurore
M'annonce par ses pleurs le tems de mon réveil.
Viens jouir avec moi de ce bonheur extrême.
Le tendre Anacréon sait trop bien comme on aime,
Pour vouloir séparer deux fideles amans,
Et nous livrer à des tourmens
Qu'il connoît trop bien par lui-même.

DUO.

Ne nous séparons plus, allons goûter ensemble
Ce que l'Amour a de plus doux ;
Rendons tous les mortels jaloux
Du nœud charmant qui nous assemble.
Heureux l'amant qui nous ressemble,
Et qui sait aimer comme nous !

CANTATE XXII.

DÉDALE.

A La cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache
Dans l'obscurité de ses bois !

L'empire de l'onde
Est moins inconstant
Que le cœur flotant
Des maîtres du monde.
Les services les plus fameux
Sont pour nous de foibles asyles :
C'est souvent un crime envers eux
Que d'avoir été trop utiles.

A la cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache
Dans l'obscurité de ses bois !

Sur des bords que Neptune entoure de ses flots,
Dédale au fond du labyrinte

Où l'avoit enfermé le courroux de Minos ;
Se soulageoit par cette plainte,
Qui ne frappoit que les échos ;
Vengeons-nous d'un tyran dont le cruel ombrage
Traite ainsi mes divins talens ;
Imprimons sur l'airain, avec des traits sanglans,
La cause de mon esclavage ;
Eternisons le souvenir
Des excès où l'amour a réduit sa famille :
Pasiphaé sa femme, Ariane sa fille,
Me fournissent les traits dont je veux le punir.

Vole, Amour, prête-moi tes aîles ;
De mes peines cruelles
C'est à toi de finir le cours :
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon secours.

C'est par toi qu'aux mortels il n'est rien d'impossible,
C'est toi seul qui d'Orphée animas les concerts,
Lorsque du tyran des enfers
Il fléchit le cœur inflexible.

Je n'ai que la route des airs
Pour m'éloigner de ce séjour perfide ;

Mais les chemins m'en sont ouverts,
Si tu veux m'y servir de guide.

De quoi l'esprit humain ne vient-il pas à bout,
Quand, pour se délivrer d'un péril qui le presse,
Il faut que sa vertu redouble son adresse !
C'est par-là que Dédale est capable de tout.
Certain de pénétrer d'impénétrables voûtes,
Il ajoute à ses bras des ressorts emplumés ;
Et les oiseaux sont allarmés
De voir que les humains suivent les mêmes routes.

Volez, volez ; ne craignez plus
De rentrer dans les fers que vous avez rompus.
Vous ne verrez point de rivages
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le Minotaure,
Si Minos ose encore
Vous poursuivre de toutes parts,
Il n'est point de périls qu'un grand cœur ne surmonte :
Ses efforts redoublés redoubleront sa honte,
Et le triomphe des beaux arts.

Les vents impétueux, par d'éternels ravages
Ne troublent pas le sein des mers ;
Après les plus cruels ravages,
Le calme revient dans les airs ;
Et tôt ou tard les grands courages
Savent briser d'indignes fers.

CANTATE XXIII.

LE DÉCLIN.

JE ne suis plus au tems où ma lyre docile,
Sur la trompette & le haut-bois,
Chantoit également les amoureuses loix,
Et les sanglans effets de la fureur d'Achille.
Le feu que m'inspiroient les immortelles Sœurs,
Par l'hyver des mes ans commence de s'éteindre :
Long-tems comblé de leurs faveurs,
Je serois ingrat de m'en plaindre.

Assez de soins & de travaux
Se sont obstinés à me suivre,
Pour pouvoir donner au repos
Les jours qui me restent à vivre.

N'emportons pas tous les lauriers ;
Laiſſons-en encore à prétendre
A ceux qui voudront entreprendre
De ſuivre les mêmes ſentiers.

Alors plus réſolu d'abandonner l'empire
Du Dieu dont ſi long-tems j'ai reconnu la loi,
Au pied du Mont ſacré je dépoſe ma lyre,
Dont un jeune guerrier ſe ſaiſit après moi.
Je l'accuſois déja d'un deſſein téméraire ;
Mais mon courroux ne dura guere,
Quand j'ouis ſes ſons enchanteurs,
Tels que dans mes jeunes ardeurs
Ils m'étoient inſpirés par l'enfant de Cithere.

On diroit, aux ſons que j'entens,
Que mon eſpoir ſe renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le ſouvenir de mon printems.

J'y reconnois les traits de flâme
Dont m'avoient armé les Amours ;
Et la vigueur de mes beaux jours
Semble renaître dans mon ame.

On diroit, aux sons que j'entens ;
Que mon espoir se renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le souvenir de mon printems.

Enchanté des concerts que je venois d'entendre,
J'en voulois connoître l'auteur ;
Et pour courir à lui, le zele le plus tendre
De mes pas chancelans surmontoit la lenteur.
Mais quel fut mon plaisir extrême,
Lorsque l'approchant de plus près,
Apollon de sa main vient me l'offrir lui-même !
Et de mon fils alors je reconnus les traits.

Volez, jeune phœnix, renaissez de ma cendre ;
Volez, faites-vous une loi
De montrer aux mortels, qui viendront vous entendre,
Qu'ils gagnent plus en vous qu'ils ne perdent en moi.
Volez, jeune phœnix, profitez de ma cendre.

Profitez des momens heureux
Où vous serez long-tems en état de prétendre
Qu'Apollon & l'Amour favorisent vos vœux.
Volez, jeune phœnix, renaissez de ma cendre.

CANTATE

CANTATE XXIV.

L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

Fille de l'Océan, orgueilleuse Garonne,
Dont les bords sont moins fiers du reflux de vos flots,
Que d'avoir, par les chants d'Ausonne,
Egalé Mantoue & Lesbos;
Quels arts pensez-vous qu'y ramene
Un *Sysiphe* échappé du ténébreux vallon,
Et plus propre à rouler l'instrument de sa peine
Qu'à mériter de vous les honneurs d'Apollon?

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puissant que vous,
Souleva ses flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

Par de plus terribles effets,
Renversez l'autel sacrilege,

Où l'or a l'affreux privilege
De faire adorer les forfaits.

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puissant que vous,
Souleva ses flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

En vain, par un plus digne choix,
Mon amoureuse idolâtrie
A voulu rendre à ma patrie
Tout l'éclat qu'elle eut autrefois.

Notre ennemi commun, pour le prix de mon zèle,
Abusant d'un pouvoir sur les Dieux usurpé,
M'a fait gémir long-tems dans une isle cruelle,
Dont je ne me suis échappé
Que pour être l'écho fidele
Des arrêts foudroyans dont Thémis l'a frappé.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans:
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

Mortel affamé de trésors,
Les Dieux s'arment pour ton supplice :
Ne croi pas braver leur justice,
Comme tu braves les remords.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

Vous, qui m'avez sû conserver
Le feu que j'eus dans ma jeunesse,
Savantes Nymphes du Permesse,
C'est parmi vous qu'on peut trouver
La vraie & l'unique richesse
Que le sort ne peut enlever.

Vous m'avez inspiré l'adresse
De me délivrer de mes fers :
Et plus touché de vos concerts
Que du trompeur éclat d'une aveugle Déesse,
Je livre aux aquilons la crainte & la tristesse, (a)
Pour les emporter sur les mers.

(a) *Musis amicus tristitiam & metum,*
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis .... Hor. Ode XXVI. Liv. I.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

Le sort jaloux de ses plaisirs,
Tâche en vain d'en troubler les charmes:
On peut voir les maux sans allarmes,
Quand on voit les biens sans desirs.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

Jupiter ne lance ses traits
Que sur des chênes dont l'audace
Ose l'approcher de trop près;
Mais sur les lauriers du Parnasse,
La foudre ne tombe jamais.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

ODE

Sur ANACRÉON, *imitée d'un ancien Poëte Grec.*

LAs de rendre de vains hommages
A des maîtres intéressés,
Chez qui les services passés
Tiennent trop souvent lieu d'outrages :

Je m'abandonnois aux plaisirs
D'avoir brisé leurs doubles chaînes,
Et trouvois la fin de mes peines
Dans celle de tous mes desirs.

J'avois retranché de ma lyre
La corde & les tons destinés
A chanter les fronts couronnés,
Dont je ne voulois plus rien dire.

Du seul Anacréon épris,
Je tâchois, en suivant ses traces,

D'atteindre le sel & les graces,
Dont il parsemoit ses écrits.

Un jour que je chantois les fléches (a)
Qui dans les forges de Vulcain,
De Mars même perçant le sein,
Y firent de si promptes bréches;

Le Chantre favori des Dieux,
De qui j'empruntois cette image,
Sortit tout à coup d'un nuage,
Et se laissa voir à mes yeux.

Les Amours, de leurs douces aîles
Flattoient encor son front serein,
Et de leur délicate main
Le couronnoient de fleurs nouvelles.

Il m'adressa ces mots flatteurs:
Ami, dans ta douce harmonie,
J'ai mieux reconnu mon génie
Que dans mes autres traducteurs.

Je ne puis rendre assez de graces
Au savant & sage Landi,
De t'avoir si bien enhardi
A suivre mes brillantes traces.

(a) Ode XLV.

Aussi connoît-il mieux que toi,
Tout ce qu'Apollon nous inspire;
Et s'il vouloit prendre ma lyre,
Il la toucheroit comme moi.

C'est par lui, qu'à des jours sinistres
Succedent tant de jours sereins.
O! qu'heureux sont les souverains
Qui trouvent de pareils ministres?

Alors, avec un doux souris,
Il tend sa main, & me présente
Une couronne d'amarante,
Dont je ne savois pas le prix.

Mais quand ma tête en fut parée,
Rebelle aux héroïques sons,
Je n'enfantai plus de chansons
Que pour le fils de Citherée.

Adieu, rois, adieu pour toujours;
Vous n'êtes point assez traitables!
Mon luth, pour ses rois véritables,
Ne connoît plus que les Amours.

ÉLÉGIE

Sur la mort du jeune Chevalier DE LA GRANGE-CHANCEL. (a)

ESpoir, qui suspendez les plus cruels ennuis,
Fantômes décevans par le sommeil produits,
Flatteuse illusion, qui durant les ténèbres,
Donnez quelqu'intervalle à mes plaintes funebres,
Ne vous opposez pas à mes vives douleurs,
Et laissez un cours libre au torrent de mes pleurs.
Cher frere, il est donc vrai que les vents en furie
Ont éteint dans les eaux le flambeau de ta vie,
Et que pareille aux fleurs, l'aurore de tes jours
N'a presque pas brillé, qu'elle a fini son cours?
O! que ma triste voix, de sanglots étouffée, (b)
N'a-t-elle le pouvoir de la lyre d'Orphée!

(a) Il étoit Enseigne de vaisseaux, & il périt sur le *Fidelle* par une violente tempête, au retour de l'expédition de M. de Guai Truïm à Rio Janeiro.

(b) Cette pensée est de l'Alceste d'Euripide.

Je

Je descendrois bientôt au palais de Pluton :
Le *Styx* impitoyable, & le noir Phlégeton,
Me verroient après lui sur leurs rivages sombres,
Demander ce cher frere aux infernales ombres.
Mais puisque je ne fais que des vœux superflus,
Que les décrets du sort ne se révoquent plus,
Et que, pour m'accabler, je ne dois pas prétendre
Au funeste plaisir de recueillir sa cendre,
Je veux qu'un Cenotaphe (*a*), élevé par mes vers,
Fasse durer son nom autant que l'univers.
Je veux que le récit de sa triste aventure,
Transmette sa mémoire à la race future,
Et que tout l'avenir, instruit de ma douleur,
Admire ses vertus, & plaigne son malheur.
Il visita deux fois ces régions nouvelles, (*b*)
Où l'hiver fait regner des glaces éternelles.
Il vit aussi ces bords (*c*) où le roi des saisons
Ne verse que du feu de toutes ses maisons.
Nos vaisseaux, tous chargés des trésors de ce monde,
Fendoient légerement le vaste sein de l'onde :

(*a*) Un tombeau vuide.

(*b*) L'Amérique septentrionale.

(*c*) Le Bresil.

Les chefs & les soldats, couronnés de lauriers,
Brûlans, après dix mois, de revoir leurs foyers,
Avoient pour leur retour la même impatience
Qu'eurent jadis les Grecs après dix ans d'absence.

Mais, qui peut s'assurer sur la foi de Thétis !
Vain espoir ! vains projets par le sort démentis !
Neptune, soulevant ses mobiles campagnes,
Fait tantôt des vallons, & tantôt des montagnes :
Une effroyable nuit ne laisse dans les airs
Que le jour fugitif que lancent les éclairs ;
Et les vents échappés de leurs grottes profondes
Joignent leur violence à la fureur des ondes.
Alors de cent périls ce cher frere échapé,
Dans l'abîme des flots se voit envelopé.
Des nochers consternés l'art devient inutile ;
L'onde fait entr'ouvrir son rempart trop fragile ;
Et pour le perdre enfin, Neptune ose tenter
Ce que Mars tant de fois craignit d'exécuter.

Arrête, Dieu cruel, & voi ton injustice ;
Ce n'est point un Ajax digne de son supplice :
Songe qu'en ce moment, d'un opprobre éternel
Tu souilles, par sa mort, ton trident criminel.
Mais puisque c'en est fait, que ton onde perfide
L'a déja transporté dans ton palais humide,
Accorde-lui du moins, pour prix de ses vertus,
Le sort de Palemon, ou celui de Glaucus.

EPITRE

A M. DE LA FOSSE (a), sur sa Tragédie de Callirhoé, qui ne fut pas favorablement reçue du public.

GRave & sublime auteur, dont le rare génie
S'est longtems exercé dans les champs d'Ausonie,
Toi, qui comme ton maître, avide de laurier,
De combats fabuleux noircissois le papier,
Quand ce héros, lançant les foudres de la guerre,
De vrais ruisseaux de sang faisoit rougir la terre.
Je ne le cele point, de retour dans Paris, (b)
De ta Callirhoé la chute m'a surpris.
Plus confondu que toi par ce coup déplorable,
J'en ai voulu chercher la cause véritable.
Je n'ai pu la trouver dans le jeu des acteurs;
Je n'ai pu condamner le goût des spectateurs:

(a) Sécretaire du Marquis de Créqui, tué à la bataille de Luzara, où il commandoit l'artillerie.

(b) L'Auteur revint de sa province dans le tems que M. de la Fosse faisoit jouer sa nouvelle tragédie.

Et malgré la chaleur qui pour toi m'intéresse,
J'ai ressenti le froid qui regnoit dans ta piece.
Cher ami, tu n'es plus dans ta jeune saison;
De ton peu de bonheur, c'est l'unique raison.
A répondre à nos vœux Melpomene est moins prête,
Quand dix lustres, & plus, font blanchir notre tête,
Et que nos yeux, blessés par l'astre qui nous luit,
Sentent l'avant-coureur de l'éternelle nuit.
Les Muses, tu le sais, sont de jeunes Déesses;
Si l'on n'est de leur âge, on n'a point leurs caresses:
Et le blond Apollon, parmi ses favoris
N'admet point de mortel avec des cheveux gris.
Considere Corneille; eut-il dans sa vieillesse
Cette ardeur qu'autrefois lui donnoit la jeunesse?
Toi-même avec le Cid, les Horaces, Cinna,
Compare Pulchérie, Othon, & Suréna.
Peux-tu croire, en voyant leur différente course,
Que ces divers ruisseaux coulent de même source?
Ne cherche pas si loin; voi comme de nos jours
Les exemples vivans confirment mes discours.
Ce fameux Despréaux, dont la bouillante audace
Aux vices de son tems ne fit jamais de grace,
A-t-il la même force, a-t-il la même voix
Qu'il avoit à chanter le plus grand de nos rois?

Dans la fleur de ses ans, voi l'ardeur qui l'inspire,
Et lis, sur son déclin, sa dixiéme satyre.
Y reconnoîtrois-tu le vainqueur des Cotins,
La terreur des Pradons, l'effroi des Chapelains ?
Moi-même, dont la muse, & naissante, & timide,
N'oseroit prendre encor son vol le plus rapide ;
Malgré tant de rivaux à ses pieds abattus,
J'admire ce grand homme, & je ne le crains plus.

C'est ainsi qu'un lion, par le malheur de l'âge
Ayant perdu sa force & non pas son courage,
En proie aux ennemis qu'il auroit fait trembler,
Voit ses propres sujets qui viennent l'accabler.

Racine, plus prudent, eut une autre maxime.
Sitôt que du Parnasse il eut atteint la cime,
Sans attendre des ans l'infaillible retour,
Il passa du théâtre aux emplois de la cour.
De sa vie à son prince il dévoua les restes,
Et consacra sa lyre aux vérités célestes.

Tu pouvois consoler Paris de son départ,
Si ta muse à ses yeux n'eut pas brillé si tard. (a)

(a) M. de la Fosse avoit près de quarante-huit ans quand il fit jouer sa tragédie de Polixene, à laquelle il avoit travaillé pendant vingt années.

Mais pour remplir l'emploi que Racine abandonne,
Il falloit ton printems, & non pas ton automne;
Ta Polixene, ami, t'a trop coûté de tems;
C'étoit trop lui donner que lui donner vingt ans;
Et je plains ton malheur de t'être fait poëte,
Quand les autres devroient songer à la retraite.
Je sai qu'un jeune auteur, moins digne de respect,
Saura bien moins que toi de latin & de grec:
Mais pour plaire au public, c'est un grand avantage
De n'avoir pas encor la moitié de ton âge,
D'avoir un cœur sensible & prompt à s'enflammer.
Il faut sentir l'amour pour le bien exprimer.
Un vieillard qui dépeint une amoureuse flâme,
Cherche en vain dans l'esprit ce qu'il *n'a pas* dans l'ame:
Il ne peut lui donner que des traits imparfaits;
Et la glace & le feu ne s'accordent jamais.
Profite de l'avis que mon zèle te donne;
Abandonne Apollon avant qu'il t'abandonne;
Ou si, toujours constant à marcher sur ses pas,
A forcer ton esprit tu trouves des appas;
Si de Callirhoé la récente disgrace
Ne peut te détourner du chemin du Parnasse,

Prend du moins un ſujet qui puiſſe t'animer,
Où ton feu preſqu'éteint puiſſe ſe rallumer.
Chante Créqui (a), jadis ton maître & ton Mécene;
Célebre les vertus de ce grand capitaine.
Di-nous par quels efforts, achevant ſes exploits,
Il ſignala ſon bras pour la derniere fois:
Lui bâtir un tombeau, c'eſt t'élever un temple.

Pour moi, ſur mes vieux jours je ſuivrai ton exemple,
Quand je verrai mon ſang comme le tien glacé,
En ſuivant le chemin qu'Eſchile m'a tracé.
Quand, pour un jeune auteur qui viendra ſur la ſcene,
Je perdrai comme toi l'amour de Melpomene,
Moi même profitant de mes propres leçons,
J'occuperai ma voix à de plus nobles ſons.
Le prince que je ſers ranimera mon zèle;
J'aurai, pour le chanter, une force nouvelle.
Comme aux bords du Méandre un cigne harmonieux,
Je veux m'aller rejoindre à mes pâles ayeux,
En chantant ſes vertus, en célébrant ſa gloire,
Et que mon dernier chant ſoit un chant de victoire.

(a) M. de la Foſſe a fait une piéce de poéſie intitulée: *Le tombeau de M. le Marquis de Créqui*. C'eſt le plus beau morceau qui ſoit ſorti de la plume de cet auteur.

EPITRE

A M. HOUDART DE LA MOTTE, de l'Académie Françoise, sur sa Tragédie d'Inès, & sur la nouvelle poétique qu'il promet dans sa préface.

QU'ai-je vu, cher Ami? Dans ce commun orage,
Tout l'enfer contre Inès déchaîne-t-il sa rage?
Quel déluge de fiel, quel concours de rivaux
S'efforcent d'obscurcir l'éclat de tes travaux;
Et, contens d'attaquer les beautés qui les frappent,
Souffrent qu'impunément les défauts leur échappent!

Je me garderai bien d'imiter ces excès.
J'ai trouvé ton sujet digne de ton succès
Par un de ces écrits où le cœur se déploie,
Je fus des plus ardens à t'en marquer ma joie;
Et quoique ton silence eût dû me refroidir,
A ton Inès encor je suis prêt d'applaudir.
Tu me verras sans cesse, avec la même estime,
Rendre à ses beaux endroits un tribut légitime:

Mais tu ne voudrois pas, que sans yeux & sans voix,
J'eusse autant de respect pour les foibles endroits,
Ni que d'un faux éclat les pompeuses amorces,
Pour séduire mon goût eussent assez de forces.

De ton Ambassadeur je ne suis pas content.
Je veux le voir répondre à ce titre éclatant,
Et d'un Flaminius * égalant la noblesse,
Prendre quelqu'intérêt dans le cours de la Piéce.
Il valoit mieux, l'étant du nombre des acteurs,
Dérober sa présence à tes admirateurs,
Et qu'un simple récit d'Alphonse ou de la Reine,
Apprît en peu de mots le sujet qui l'amene,
Que de le voir, fertile en brillans superflus,
Débiter sa harangue & ne paroître plus.
Je n'aime point aussi que Rodrigue & qu'Henrique
S'épuisent tour à tour en fleurs de rhétorique,
Ni que bornant leur rôle à leurs deux plaidoyers,
Comme l'Ambassadeur on les ait renvoyés:
Et des deux autres Grands j'aime mieux le silence,
Que de ces harangueurs l'inutile éloquence.

Voilà donc cinq acteurs employés sans besoin;
Et si tu veux, Ami, que j'aille encor plus loin,

* Personnage de la tragédie de Nicomede.

Quoique des deux Enfans & de leur Gouvernante
La ſcene me paroiſſe & nouvelle & touchante ;
Si mieux inſtruit que toi des regles de notre art,
Mon zèle eût mérité que tu m'en fiſſes part,
Ennemi des acteurs qu'aucun beſoin n'amene,
De ces trois tout d'un coup j'aurois purgé la ſcene.
(a) Aſtianax abſent attendrit plus nos cœurs,
Que ſi, par ſa préſence, il mandioit nos pleurs.
Le Cothurne au touchant veut joindre le terrible ;
L'enfance avec ſa pompe eſt trop incompatible.
Par ſes propres appas certain de nous toucher,
Il fuit les ornemens que l'on peut retrancher ;
Et loin de ſe parer de beautés empruntées,
Il abhorre un tableau de piéces rapportées.
Si mon exemple, Ami, pouvoit être d'un prix
Digne de t'arrêter ſur mes foibles écrits,
Je te rappellerois comme Alceſte (b) expirante,
Rempliſſant les devoirs & de mere & d'amante,
Sans offrir ſes enfans aux yeux des ſpectateurs,
Autant que ton Inès leur fit verſer des pleurs.
Je pouvois, dans un âge où l'on eſt peu timide,
Affronter ce péril ſur les pas d'Euripide ;

(a) Dans la tragédie d'Andromaque.

(b) Dans la tragédie de ce nom.

Mais l'honneur d'imiter les anciens auteurs,
N'étoit dû qu'au plus grand de leurs perfécuteurs;
Et ce n'est pas pour eux de légers avantages,
Que de te voir blâmer & suivre leurs ouvrages.
De ton Infante enfin, les sentimens outrés
Dans quelque vieux roman seroient plus admirés;
Le peu que dans ta piéce elle occupe de place,
Dans un sujet comique eût bien mieux trouvé grace.
Souvent le Brodequin, sans perdre de son prix,
Aime à se bigarrer de lambeaux réunis;
Et nous ouvrant par-là des routes plus commodes,
Il soutient un sujet à force d'épisodes,
Tandis que son rival, aussi fier qu'absolu,
N'adopte rien de faux, ni rien de superflu.
Théodore * m'apprend que Flavie & Marcelle,
A Constance, à la Reine, ont servi de modele;
C'est le même sujet d'amour & de courroux.
Mais Corneille, en son art plus grand maître que nous,
Laisse la mere seule agir pour sa famille,
Et cache aux spectateurs la honte de sa fille.
Tu devois, sur les pas de ce fameux auteur,
Du sexe méprisé ménager la pudeur;

* Tragédie de P. Corneille.

Du rôle de la fille, & des mœurs de la mere,
Ne former, comme lui, qu'un brillant caractere;
Suivre toujours de l'œil ton principal objet,
Et chasser neuf acteurs étrangers au sujet.
Tes cinq actes alors, & plus vifs & plus sages,
Auroient bien mieux roulé sur quatre personnages,
A qui de confidens pareil nombre ajoûté,
Auroit fait un contraste & d'ombre & de clarté,
Qui t'auroit dispensé d'allonger ta matiere,
Et t'eût mené tout droit au bout de ta carriere.
Voilà ce qu'un ami, pour ta gloire zelé,
A tout autre qu'à toi n'auroit point révelé;
Et même je voulois pousser ma complaisance
A couvrir ces défauts d'un éternel silence:
Mais quand, plein des succès où le jeu de Baron *
Prétend autant de part qu'à ceux de Campistron,
Tu promets au public, dans ta fiere préface,
De confondre Aristote, & réformer Horace,
D'apprendre à tout auteur qui marche sur leurs pas,
A mieux connoître un art qu'ils ne connoissoient pas,

* Fameux acteur, à qui bien des personnes attribuent la principale réussite des tragédies de Campistron.

Et donner à Paris, victorieux d'Athènes,
Des exemples plus sûrs, & des regles plus saines;
Alors j'ai cru devoir, en véritable ami,
T'avertir d'un péril dont pour toi j'ai frémi.
J'ai cru qu'il valoit mieux risquer de te déplaire,
En offrant à tes yeux cet avis salutaire,
Que te cacher l'écueil où, prompts à te louer,
Un tas d'adulateurs te feroit échouer,
Si ta condescendance à leur zèle idolâtre,
Erigeoit tes défauts en regles de théâtre.

LETTRE

A M. le Baron de WALEF, Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté Catholique, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Après l'Epitre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer sur la tragédie d'Inès, je croyois que vous ne deviez plus rien exiger de mon amitié, & que mes vers vous avoient assez bien exprimé mes sentimens, pour n'avoir besoin ni de supplément, ni de commentaire. Mais vous n'êtes pas de ceux qui se rendent au premier assaut ; vous voulez trouver dans une critique, comme dans la lance d'Achille, de quoi guérir le mal qu'elle fait ; & vous n'approuvez point qu'on se mêle de censurer un ouvrage, sans fournir des moyens pour le corri-

Tantôt, plus charmé pour Athenes
Des traits lancés par Démosthenes,
Qu'intimidé par ses malheurs,
Je n'ai pas craint, sous vos auspices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez semés de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laissai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux séjour
Voisin de l'empire des Manes,
Si mes vœux s'étoient reposés
Sur vos Hercules supposés,
Ou sur vos feintes Arianes ?

J'adressai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princesse,
Dont on prise autant la sagesse
Qu'on fut charmé de ses attraits.
Alors, agréable surprise !
L'airain de mes portes se brise ;
Ma fuite devance les vents ;
Et je vois la plaine liquide

intérêts, dont ils auroient instruit les spectateurs. L'Ambassadeur auroit préparé les évenemens qui se développent dans la suite, en donnant des soupçons à la Reine sur les retardemens de l'Infant, & sur les intelligences qu'il entretient avec Inès, dont l'Ambassadeur auroit été informé par ses émissaires secrets, & dont la Reine ne se seroit point encore apperçue. Je voudrois que dans la suite, la Reine ayant avéré ses soupçons, elle prît des mesures avec l'Ambassadeur pour faire emmener secrettement Inès en Castille, où Alphonse auroit consenti qu'elle fût mariée à quelque Grand de ce pays, dont la Reine auroit été sûre. J'aurois fait ensorte que l'Infant eût été informé de ce départ. Il auroit pris les armes pour s'y opposer; mais la suite nombreuse de l'Ambassadeur, se joignant au parti du Roi, n'auroit pas peu contribué à faire succomber l'Infant dans son entreprise. Enfin, l'Ambassadeur, après avoir assuré la Reine, dans le quatriéme acte, qu'il la serviroit selon ses véritables intérêts, auroit

auroit eu recours au poison, qui fait la catastrophe de la piéce.

Voilà, Monsieur, sur quel plan je l'aurois construite. Par ce moyen, toutes les épisodes inutiles en auroient été bannies; l'auteur n'auroit pas été obligé d'allonger sa matiere par une Infante, qui ne sert pas plus à l'action que celle du Cid, ni par l'amour également inutile d'un Rodrigue, qui n'a pas la moindre petite scene, ni avec sa maîtresse, ni avec son rival, qui paroît si indolent, qu'il ne s'apperçoit pas de la passion qu'ils ont l'un pour l'autre, & qui, dans le seul morceau qu'il récite mal à propos, nous montre une répétition du caractere de l'Infante, & le goût de M. de la Motte pour les sentimens uniformes. On auroit aussi ménagé le sexe & la dignité de la Reine, en faisant tomber toute la haine sur l'Ambassadeur. Enfin, la piéce auroit été purgée de tous les défauts qu'on y trouve; & en suivant ce plan, on auroit donné lieu à des beautés qu'on n'y trouve pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ODE

A Madame la Princeſſe de CONTY, *premiere Douairiere, en lui adreſſant la Tragedie de Caſſius & Victorinus, Martyrs.*

PRophanes Nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas;
Trop long-tems vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe.
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement,
Combien vos faveurs ſont à craindre;
Et ma raiſon eſt un flambeau
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau,
Que lorſqu'il eſt prêt de s'éteindre.

Tantôt ſur un ton langoureux
Vous avez ajuſté ma lyre,
Dont ſouvent mon tendre délire
A tiré des ſons dangereux.

Tantôt, plus charmé pour Athenes
Des traits lancés par Démosthenes,
Qu'intimidé par ses malheurs,
Je n'ai pas craint, sous vos auspices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez semés de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laissai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux séjour
Voisin de l'empire des Manes,
Si mes vœux s'étoient reposés
Sur vos Hercules supposés,
Ou sur vos feintes Arianes ?

J'adressai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princesse,
Dont on prise autant la sagesse
Qu'on fut charmé de ses attraits.
Alors, agréable surprise !
L'airain de mes portes se brise ;
Ma fuite devance les vents ;
Et je vois la plaine liquide

Pour en être lavé parmi ses camarades,
Il n'a qu'à courre un liévre, & boire vingt rasades;
Contre le vrai mérite ils sauront appuyer
Le crime vernissé du titre d'écuyer:
Et ce qui doit en vous mériter quelque éloge,
Vous fera regarder en homme qui déroge.
Les talens dont l'étude embellit les esprits,
Ne produiront en eux qu'un ignorant mépris;
Et l'on préferera, dans les familles rustres,
Un noble de cent ans aux nobles de cent lustres.

EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

GRand Roi, depuis le jour qu'échapé de mes fers,
Aux assauts réunis & des vents & des mers,
Opposant un rempart d'une barque fragile,
Je trouvai dans tes ports un favorable asyle,
Mon cœur toujours rempli de ce que je te doi,
N'a jamais fait de voeux qui ne fussent pour toi:
Et si le ciel plus doux eût mis en ma puissance
D'égaler ta grandeur à ma reconnoissance,
Milan depuis long-tems, dans ses heureux remparts,
T'auroit vu relever le trône des Lombards,
Et posseder en paix la royale conquête
Dont aujourd'hui ton bras a couronné ta tête.
Quelle source pour moi de plaisirs infinis,
Quand nos drapeaux aux tiens se montrerent unis,
Et qu'on vit chaque jour, reculant tes frontieres,
Livrer à ta valeur des provinces entieres!

A tes nobles travaux j'aurois eu quelque part,
Si j'eusse vu le jour quelques lustres plus tard.
Mais je goûte, au défaut de ce plaisir extrême,
Celui de te servir par un autre moi-même.

J'ai dans ton camp un fils témoin de tes exploits ;
Il ne craint point la mort pour soutenir tes droits.
Du sang que lui couta ta derniere victoire,
J'ai su me consoler par l'éclat de ta gloire.
J'ai bien crû que ce fils, s'il est digne de moi,
Te donneroit un jour des marques de ma foi ;
Et ravi que le ciel m'eût ouvert cette voie,
Les pleurs, que j'en versai, furent des pleurs de joie.

Poursui, grand Roi, poursui tes glorieux desseins ;
Porte le dernier coup à l'orgueil des Germains ;
Acheve d'affranchir l'Eridan & le Tybre :
Encore une campagne, & l'Italie est libre.
Mais parmi les dangers où je te vois courir,
Songe que comme nous un héros peut périr ;
Que Mars n'épargne pas les têtes couronnées ;
Et qu'Achille lui-même, en ses belles années,
Quoiqu'exempt des malheurs qui peuvent t'arriver,
Eut un endroit mortel que le fer sut trouver.

Il eſt beau qu'un grand roi, qui court à la
victoire,
Ouvre à ſes combattans les ſentiers de la
gloire :
Mais il n'eſt pas moins beau, qu'en un jour de
combat,
Il s'expoſe en monarque, & non pas en ſoldat ;
Et les admirateurs d'une valeur ſi rare,
De ton ſang prodigué te voudroient plus avare.

LE TOMBEAU

De la Sérénissime REINE *de Sardaigne,*

ÉLÉGIE.

NYmphes, qui des grands noms éternisez la
gloire,
Mêlez des cris plaintifs à vos chants de vic-
toire ;
D'un lugubre tombeau, d'un triomphe pom-
peux,
Formez un assemblage aussi brillant qu'affreux.
Préparez des lauriers pour un front magna-
nime ;
Couronnez de cyprès une tendre victime,
Et donnez à mes sons assez de dignité
Pour louer la valeur, & plaindre la beauté.
L'hymen avoit uni, de ses plus nobles chaî-
nes,
Au plus vaillant des Rois la plus tendre des
Reines ;

L'Eridan sur ses bords, comme au tems de
Janus,
Croyoit révoir encor le regne des vertus :
C'est là que sur un trône, ami de l'innocence,
Dans le sein de la paix, mere de l'abondance,
Ils faisoient admirer la douceur de leurs loix,
Et l'amour conjugal, si rare chez les rois.
Ah ! deviez-vous souffrir, destins impitoya-
bles,
Que des plaisirs si purs fussent si peu durables ?

Des honneurs des Césars le Germain revêtu,
Fier de porter leur nom sans avoir leur vertu,
Prétendoit égaler à la grandeur romaine,
Celle qui dans ses mains n'en est que l'ombre
vaine.
Déja maître du Nord, il voyoit tous les rois,
Sous le nom d'alliés, esclaves de ses loix,
Et croyoit que bientôt sur toute l'Ausonie
Il pourroit exercer la même tyrannie.

Ce fut dans ce péril, vaillant Emanuel,
Qu'on te vit comme un Dieu, sous les traits
d'un mortel,
Opposer ton courage aux droits imaginaires
Dont vouloient se parer des Aigles étrangeres.
Le Gaule & l'Iberie imitent les efforts
D'un roi qui leur est joint par les nœuds les plus
forts ;

Et pour le seconder, leurs troupes les plus fieres
Des Alpes & des mers franchissent les barrieres :
Ce Héros appuyé de ce double renfort,
Fait marcher devant lui la terreur & la mort.
Milan, dans un hiver, voit toutes ses contrées
Libres des ravisseurs qui les ont déchirées :
Pour les voir disparoître, on n'a qu'à les chercher ;
Il n'est plus de remparts qui puissent les cacher ;
Et tous leurs grands projets, que le ciel désavoue,
Sont réduits à garder les marais de Mantoue.

Cependant l'ennemi, par de nouveaux guerriers,
Croit pouvoir réparer la honte des premiers.
Tous ceux dont autrefois les ayeux mercenaires
Suivirent d'Attila les drapeaux sanguinaires,
Tirés de leurs deserts pour de pareils exploits,
Inondent l'Italie une seconde fois :
Mais un Héros orné des vertus les plus rares,
Plus grand que le Romain qui vainquit ces barbares,
Après divers combats, où leur témérité
Reçut toujours le prix qu'elle avoit mérité,

Aux champs de Guastalla conduit par la victoire,
Acheva de monter au faîte de la gloire.

Rome, ne vante plus tes triomphes passés ;
Celui d'Emanuel les a tous effacés :
Capitaine & soldat, agissant & tranquille,
Il commande en César, & combat en Achille.
Ni le fer ni le feu n'étonnent son grand cœur ;
Il fait face partout, partout il est vainqueur ;
Et les ordres qu'il donne, & ce qu'il exécute,
De ces nouveaux Titans détermine la chute.

Il ne se délassoit de ses derniers travaux,
Qu'en méditant encor des triomphes nouveaux ;
Lorsque la renommée en interrompt la suite,
Par le funeste état où la reine est réduite.
L'absence d'un Héros si cher à son amour,
L'image des périls qu'il brave chaque jour,
Les songes effrayans dont elle est poursuivie,
Consument par dégrés le flambeau de sa vie,
Et livrent à son cœur de si fréquens assauts,
Qu'ils la font succomber sous le poids de ses maux.

A peine a-t-il appris cette triste nouvelle,
Que furieux, il vole où son amour l'appelle.

Il trouve ſon Amante aux portes du trépas,
Prête à perdre le jour ſans perdre ſes appas.
Il l'embraſſe ; il l'appelle. A cette voix aimée
Elle ouvre encore au jour ſa paupiere fermée ;
L'amour qui l'animoit vient encor rappeller
Un reſte de chaleur qui vouloit s'exhaler.
Tout ce qu'en ces momens un tendre amour inſpire ,
Tout ce que le devoir & la vertu font dire ,
Par ſa bouche & ſon cœur s'exprime tour à tour,
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir d'amour.

Que devins-tu , grand Roi ! La fureur de la Parque
Ne laiſſa plus en toi ni vainqueur , ni monarque :
Ces grands noms firent place au tendre nom d'époux ,
Et le Héros alors fut homme comme nous.
Mais le tems que tu perds en inutiles larmes ,
N'a que trop ſuſpendu la gloire de tes armes :
Elle exige de toi de plus nobles douleurs.
Fai que tes ennemis frémiſſent de tes pleurs.
Suivi de Montemar , de Coigny , de Noailles ,
Tu gagneras encor de nouvelles batailles ;
Ton épouſe elle-même y ſemera l'effroi.
Le ciel l'appelle à lui ſans l'éloigner de toi ;
Et dans quelques périls que ta valeur te guide ,
Elle te couvrira de l'immortelle Egide.

Alors, ne songeant plus qu'à ce que tu lui dois,
Tranquille possesseur du prix de tes exploits,
Tu pourras employer tout l'art de Praxitelle
A dresser des tombeaux dignes d'une immortelle :
Et si le jaspe & l'or ne sont pas suffisans
A sauver son beau nom des injures du tems,
Reçoi, pour suppléer à leur insuffisance,
Cet éloge dicté par ma reconnoissance.

RÉPONSE.

A Castiglione delle Stivere, ce 11 Juillet 1755.

LE Roi de Sardaigne a reçu très-gracieusement, Monsieur, l'Elégie que vous m'aviez adressée pour lui présenter de votre part, & ne lui a pas fait un accueil moins favorable qu'à l'ouvrage que vous fites l'année derniere à sa gloire, après la bataille de Guastalla. Pareils ouvrages n'ont pas besoin d'introducteur, & s'annoncent avantageusement d'eux-mêmes. Les

beautés que j'ai trouvées dans celui-ci, me font juger du mérite du premier ; & tout intérêt à part, c'est une justice qui vous est due, & que je vous rends avec bien du plaisir. Je souhaiterois trouver des occasions à vous donner des marques des sentimens avec lesquels je vous considere, & qu'on ne peut, Monsieur, vous être plus véritablement & plus parfaitement acquis que je le suis.

Le Maréchal DE NOAILLES.

EPITRE

A Monseigneur le Garde des Sceaux ; sur la Paix, & sur la justice qu'il rendit à l'Auteur.

NOn, je ne marche point dans la route commune
De ceux qui dans les Grands n'aiment que leur fortune,
Et je n'ai ni le cœur, ni l'esprit assez bas,
Pour célebrer en eux des vertus qu'ils n'ont pas.
Mais lorsque tes conseils, suivis de la victoire,
De la France assoupie ont réveillé la gloire ;
Que nul autre avant toi, contre nos ennemis,
N'a fait marcher Bellone à côté de Thémis,
Quelqu'avare d'encens que tout autre me voie ;
A pleines mains pour toi je le verse avec joie ;
Surtout lorsque je vois nos bataillons armés
Moissonner les lauriers que tu leur as semés,
Et de tes grands desseins seconder la prudence,
Avec tant de valeur & tant de diligence,

Qu'on n'a vû de long-tems, dans l'empire des lys,
Ni d'ordres mieux donnés, ni d'ordres mieux suivis.

Tu n'as point pour ton maître entrepris cet ouvrage
Dans l'espoir d'agrandir son antique héritage;
Tu sais que trop souvent dans les rois abusés,
Les guerrieres vertus sont crimes déguisés;
Que l'ardeur d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Fut de tout tems l'écueil des plus illustres têtes,
Et qu'un trop vaste empire a souvent le malheur
De se voir accablé du poids de sa grandeur.

Obligé d'employer les armes de la France
A réprimer l'orgueil d'une injuste puissance;
Des rois qu'elle bravoit, vengeant la majesté,
A défendre leurs droits tu n'as point hésité;
Et ta main appliquée au repos de la terre,
N'a pas craint d'allumer le flambeau de la guerre.
Mais dès que l'ennemi, savant par son malheur,
N'eut plus devant ses yeux le bandeau de l'erreur,

Il trouva de ton cœur la bonté disposée
A relever sa chute après l'avoir causée.
Louis même, en secret prévenant ton appui,
Aime à voir un sujet qui pense comme lui.
Sceptres, qu'il peut unir à ceux de ses ancêtres,
Il ne veut que l'honneur de vous rendre à vos maîtres.
Un seul de tes conseils, un seul de ses regards,
Font succéder la paix à la fureur de Mars.
C'est ainsi que le Dieu qui commande aux orages,
Excite quand il veut, & retient leurs ravages.

De ce comble de gloire, oserai-je penser
Qu'à de moindres objets tu daignes t'abaisser ?
Assez, & trop long-tems, la menace & la crainte,
A la triste Aquitaine ont interdit la plainte.
En des tems plus heureux, tu sais combien de fois
Son zèle a mérité l'estime de ses rois;
Tu sais depuis quel tems ses familles guerriéres
Fournissent à l'état des légions entieres:
La part qu'en cette guerre elle eut à tes succès,
Mérite qu'elle en ait aux douceurs de la paix.

. . . .
. . . .

. . . .
La crainte & le respect y sont perdus pour lui:
Non qu'il n'ait des vertus à qui l'on rend justice;
Mais pieux sans mérite, & méchant sans malice,
Haï de la noblesse, & contre elle indigné,
Pour la deshonorer il n'a rien épargné.
Poussé par un esclave ennemi de sa gloire,
Quels indignes conseils n'a-t-il point osé croire!
Combien, plus que tout autre indignement traité,
Ai-je senti l'abus de son autorité?
Ah! que dans sa vengeance un dévot est à craindre!
Mais des maux qu'il m'a faits j'aurois tort de me plaindre,
Puisque sa haine injuste, en s'armant contre moi,
M'a procuré l'honneur d'être connu de toi;
Et que d'un tel succès son attaque est suivie,
Que je lui dois le jour le plus beau de ma vie.

Que dis-je! nous savons qu'en cet évenement,
De la main qui nous blesse il n'est que l'instrument;
Et pour lui, dans nos cœurs, ses rigueurs étrangeres
. . . .
N'excitent que des vœux généreux & sinceres.

Par le rang qu'il espere au conseil de nos rois,
Puisse-t-il s'élever au faîte des emplois !
Puisses-tu mieux que nous, pour cet honneur
extrême,
Lui trouver des talens qu'il ignore lui-même,
Afin que loin de lui nous puissions respirer,
Et n'avoir d'autres soins que ceux de t'admirer !

M. d'Hosier, généalogiste de la Maison du Roi, & Chevalier de l'Ordre de S. Michel, travaille, avec une exactitude & une attention particuliere, à un Armorial général de France, entrepris par les ordres & sous les auspices de M. le Cardinal de Fleury.

M. de la Grange-Chancel, d'une des plus anciennes Familles de la Province du Périgord, & honorée de plusieurs marques de distinction pour services rendus à la Religion & à l'Etat, a adressé l'Ode suivante à M. d'Hosier, en lui faisant remettre la filiation & arbre généalogique, délivré sur les minutes originales en vertu des Arrêts du Conseil des années 1683, 1699, & du 11 May 1728, par M. de Clairambault, généalogiste des Ordres du Roi.

ODE.

ODE.

On a vu de tout tems l'envie & la licence
Avides d'usurper les droits
Que la valeur & la naissance
Ont seules mérités des bontés de nos rois.

D'un mal dont ils craignoient les suites dangereuses,
Ils croyoient borner le progrès
Par des recherches rigoureuses
Qui ne répondoient pas à leurs sages décrets.

Ceux qui de cette plaie entreprenoient la cure,
Ne songeoient qu'à l'envenimer ;
Leur avidité sans mesure
Augmentoit les excès qu'ils devoient réprimer.

Par les mêmes fureurs, sous la figure d'homme,
On vit dix monstres autrefois

Donner le repentir à Rome
De les avoir choisis pour rétablir ses loix.

La France a condamné les mêmes injustices
Dans ceux qu'elle avoit employés :
Par combien de noirs artifices
Leurs replis criminels se font-ils déployés !

L'usurier revêtu d'une injuste opulence,
Trouvoit grace devant leurs yeux,
Tandis qu'en proie à l'indigence
Le noble étoit déchu du rang de ses ayeux.

D'autant plus malheureux qu'épuisé de ressource
Pour le service des Bourbons,
Ses malheurs partoient d'une source
Qui méritoit des prix, & non pas des affronts.

Il produisoit en vain des titres autentiques ;
L'avarice au cœur de rocher,
Parmi les métaux héraldiques,
Ne trouvoit point le seul qui pouvoit le toucher.

Qui sur le rameau d'or pouvoit enter sa tige,
Etoit sûr, par ses dons offerts,

De renouveller le prodige
De celui qui s'ouvrit la porte des enfers.

C'est par-là qu'aujourd'hui la France est infectée
De tant de titres mensongers,
Et que la noblesse irritée
Ne souffre qu'à regret ces membres étrangers.

Sur un char éclatant, où l'orgueil fait la guerre
A l'antiquité des grands noms,
Les plus vils enfans de la terre
Chargent de vingt quartiers leurs nouveaux écussons.

Ils ne les croiroient pas, par tant de bigarures,
Assez noblement embellis,
Si de leurs fantasques brisures
Ils n'augmentoient l'éclat par celui de trois lys.

Ainsi, ce qui, du tems de nos premiers monarques,
Etoit le prix des grands exploits,
N'offre plus que d'injustes marques
D'un pouvoir usurpé sur les plus saintes loix.

De ce lustre emprunté, qui ne vient que de naître,
Ces phénomenes revêtus
Commencent par se méconnoître ;
Et quelque tems après, on ne les connoît plus.

Le Ministre éclairé qui gouverne la France,
Veut la purger de ces abus ;
Ce soin digne de sa prudence
Ajoute à ses honneurs de nouveaux attributs.

Il croiroit offenser sa bonté paternelle,
S'il ne la signaloit encor
Par le choix d'une main fidelle
Qui sait, d'avec le vrai, distinguer le faux or.

D'un alliage impur, sa profonde sagesse
A cru que nul de ses ressorts
N'épureroit mieux la Noblesse
Qu'un écrivain choisi dans cet illustre corps.

Acheve de remplir ses desirs & les nôtres,
D'Hosier ; ton nom, cher à l'état,
Des honneurs que tu rends aux autres,
Aura le premier prix, & le premier éclat.

Ce monument, rival du temple de mémoire,
Des noms que tu veux conserver,
Eternisera moins la gloire
Que celle de la main qui daigna l'élever.

Permets à mes écrits, si le Dieu du Parnasse
Ne me fait pas trop esperer,
De t'y consacrer une place
Pour celle où dans les tiens j'ai l'orgueil d'aspirer.

REPONSE.

A Paris, ce 14 Juin 1737.

J'Accepte bien sensiblement, Monsieur, l'éloge que vous faites, avec tant de précision & d'élégance, d'un ouvrage qui sembloit être réservé au ministere de M. le Cardinal de Fleury. Son attention ne laisse rien échapper de toutes les parties du Gouvernement ; & j'ose dire, après vous, que celle-ci n'est pas une des moins importantes. Son Eminence a parfai-

tement senti que les abus qui se sont glissés dans presque toutes les conditions, n'auroient pas fait tant de progrès si le Juge d'Armes de France, créé en 1614 sur la supplication de la Noblesse en corps, eût rempli dès-lors, dans toute son étendue, *les* fonctions de sa charge. Ainsi c'est à Son Eminence seule que cet illustre Corps est redevable d'un ouvrage qui a su mériter votre approbation. Il est bien juste, Monsieur, que vous y teniez votre rang; & je me ferai en cela un vrai plaisir de vous marquer le dévouement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, D'HOSIER.

REPONSE

une Epître en vers de Madame la Comtesse DU ROURE.

DEpuis plus de trois mois, ma triste destinée
livroit aux assauts d'une goutte obstinée,
e des longs travaux qu'Apollon m'a causés,
vain, pour soulager un si cruel martyre,
De Melampe & de Podalire
Les secrets étoient épuisés.

Ta voix, docte & charmante Fée,
roduit des effets si long-tems attendus;
usi que des enfers les tourmens suspendus
derent au pouvoir de la lyre d'Orphée.
a vienne, forçant la distance des lieux,
ere, en ma faveur, ces effets merveilleux,
Que n'en pourrois-je pas attendre,
j'étois enchanté par l'éclat de tes yeux,
Et par le plaisir de t'entendre!

reviendrois encor dans ma belle saison;
un double adorateur j'augmenterois ta suite,
tu ferois en moi ce que l'art d'une Scythe
Fit pour le pere de Jason.

LE ROSSIGNOL MODESTE, FABLE.

A M. de Fillancourt, Lieutenant-Colonel du Régiment de Beaujolois, qui affectoit une ignorance supposée.

DAns ces jardins délicieux,
Qu'un printems éternel embellit à Cithere,
L'Amour promit un prix, à l'honneur de sa mere,
Pour celui des oiseaux qui chanteroit le mieux.
De tous leurs habitans, il est aisé de croire
Que les airs aussitôt parurent dépeuplés,
Et que tous ces chantres aîlés
De signaler leur voix se firent une gloire.

L'Amour apperçut à l'écart,
Un descendant de Philomele,
Qui sembloit n'avoir point de part
A cette fête solemnelle:

D'où

D'où vient, lui dit ce Dieu charmant,
Qu'on te voit garder le silence
Dans un jour de réjouissance,
Dont tu peux faire l'ornement ?

Je suis, répond l'oiseau, sur le penchant de l'âge ;
De tous ces prétendans le sublime ramage
M'a pour admirateur, & non pas pour rival :
Et je ne serois guere sage
De faire un coup d'essai qui me seroit fatal.
Avec un naturel le plus heureux du monde,
Que je n'ai jamais cultivé,
Je me suis toujours élevé
Dans une ignorance profonde.

Ces raisons n'eurent point de poids,
L'Amour, & sa mere elle-même,
Voulurent entendre sa voix :
Il fallut obéir à cet ordre suprême.
Dès qu'il commença de chanter,
Il charma toute la nature ;
Et les ruisseaux, pour l'écouter,
Firent cesser leur doux murmure.

Quel prodige est ceci ! dit l'Amour enchanté ;
C'est là cet ignorant qui croyoit me surprendre ;
Et dont la feinte humilité
Vouloit me dérober le plaisir de l'entendre ?

O le plus charmant des oiſeaux !
Tu l'emportes ſur tes rivaux :
Mais tu n'auras qu'une partie
Du prix qu'ont mérité tes ſons mélodieux,
Pour avoir cru tromper les Dieux
Par une fauſſe modeſtie.

C'eſt ainſi, Fillançourt, que tu t'es décelé
Par le charmant Sonnet dont tu m'as régalé.
S'il n'a que la moitié de l'encens qu'il mérite,
Tu ne dois pas prétendre une plus douce loi
Que le roſſignol hipocrite
Qui faiſoit l'ignorant, & chantoit comme toi.

EPITRE

A Mademoiselle DE CHALAIS.

JEune & belle Chalais, d'une de vos parentes
Peut-être ignorez-vous le ſort ?
Encor que vos graces naiſſantes
Vous donnent avec elle un merveilleux rap-
port.
Du Comté d'Angoulême elle étoit ſouveraine,
Comme celui du Périgord
Etoit de vos ayeux le ſouverain domaine.

Iſabelle de Taillefer
Etoit le nom de cette belle.
On ne voyoit rien dans ſon air
Qui ne fût au deſſus d'une beauté mortelle ;
Et ceux qui prétendoient au nom de ſon époux ,
Admiroient juſtement en elle
Ce que , plus juſtement , nous admirons en
vous.

Luſignan eut enfin la gloire
De l'emporter ſur ſes rivaux ;

Et pour ces deux amans, célebres dans l'hiſ-
toire,
On avoit de l'hymen allumé les flambeaux :
Mais tandis qu'à l'autel le prêtre ſe prépare
A former ce nœud conjugal ;
Un Roi * ne put ſouffrir qu'une beauté ſi rare
Fût la conquête d'un vaſſal.

Il enleve auſſitôt cette nouvelle Hélene,
Dont les pleurs ni les cris ne purent l'étonner,
Et Londres la vit couronner
Comme victime & comme reine.

Cet exemple, belle Chalais,
Eſt ſuffiſant pour vous inſtruire,
Qu'aux regards de la cour de trop charmans at-
traits
Doivent rarement ſe produire,
Et que lorſqu'on a fait un choix,
A qui l'on veut être fidele,
Il eſt bon d'éviter la préſence des rois,
Si l'on veut éviter le malheur d'Iſabelle.

* Jean, ſurnommé Sans-Terre, II. Roi d'Angleterre.

EPITRE

A Mgr. le Cardinal DE TENCIN.

OUi, tu sus ménager, par un zèle si rare,
Le choix qui décida du sort de la thiare,
Qu'elle prévit alors qu'au soin de ses autels
Tu ne bornerois pas tes travaux immortels,
Et que Rome devroit à ta double entremise
Les chefs de son empire, & ceux de son église.
L'état, qui par tes mains veut être gouverné,
Jamais de tant d'écueils ne fut environné :
Et jamais un nocher n'employa son courage
A défendre un vaisseau plus battu de l'orage.
Mais si son art pour lui veut être le plus fort,
Prens un nouveau chemin qui le conduise au
port,
Et par d'autres ressorts, enfans de ta sagesse,
Du systême passé répare la foiblesse.

De nos ménagemens, si long-tems superflus,
Nos antiques rivaux se sont trop prévalus.
Contre leur Albion, laisse agir notre zèle :
Si l'on ne s'en fait craindre, il faut tout craindre
d'elle.

Qui prévient ſes aſſauts, les ſurmonte aiſé-
ment;
Son courage eſt un feu qui n'a plus d'aliment:
C'eſt dans ſon faux orgueil que ſa force conſiſte;
Et l'un & l'autre céde au frein qui lui réſiſte.
Mais ce n'eſt pas aſſez, pour venger ſes mé-
pris,
De couvrir l'océan de ſes vaſtes débris,
Ni de borner ſa courſe à la double colomne
Qu'Hercule mit pour terme aux travaux de Bel-
lone:
Veux-tu rendre la paix au reſte des vivans?
Force-la de trembler pour ſes remparts mou-
vans;
Hâte-toi d'allumer, dans ſes propres entrail-
les,
Les feux qu'elle deſtine à d'autres funérailles.
Argonaute nouveau, dans ſes ports étonnés,
Détache un rejetton de ſes rois détrônés;
Alors ces ennemis des puiſſances ſuprêmes,
Dévoués par Jaſon à s'immoler eux-mêmes,
Tomberont à ſes pieds comme ces bataillons
Qu'on vit naître & mourir dans les mêmes ſil-
lons.

Le Rhin, dont une femme envahit les *pro-
vinces*,
Ne t'appelle pas moins au ſecours de ſes prin-
ces.

De son joug tyrannique affranchis les Germains;
La victoire & la paix vont s'unir dans tes mains.
Fai que cette beauté, doublement homicide,
Se réduise aux seuls droits de son sexe timide,
Et que ceux de César, par tes mains rétablis,
Reprennent leur éclat a l'ombre de nos lys.

Mais parmi tant d'honneurs, au dessous de ta gloire
Ne mets pas dans l'oubli les filles de mémoire;
Regarde avec quel rude ou complaisant burin,
Tout ce qui leur est fait est gravé sur l'airain.
Quel lustre suit encor leurs veilles consacrées,
A ceux de tes pareils qui les ont réverées!
Leur beau nom par le tems ne sera plus vaincu;
Les autres, pour leur gloire, ont trop long-tems vécu;
Et l'on doit mettre au rang des offrandes frivoles,
L'encens qui fut brûlé pour ces froides idoles.

RÉPONSE.

A Verſailles, ce 11 Décembre 1742.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, des beaux vers que vous m'avez fait la grace de m'adreſſer. Mais qu'un objet, je vous prie, réveille une muſe dont les chants, pleins de force & de graces, font connoître combien on perdroit à ſon ſilence. J'aime les Lettres, & je me ferai toujours un plaiſir de les encourager. Vous, en *particulier*, Monſieur, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement à vous.

Le Cardinal DE TENCIN.

NOus Lieutenant-Colonel, Commandant, & Capitaines du Régiment de Chartres,

Certifions que M. de Chancel, Lieutenant de Grenadiers audit Régiment, y a servi en qualité de Lieutenant, avec toute la distinction & le zèle d'un Officier appliqué, depuis le cinq Juin 1732, jusqu'au premier Juillet 1743, qu'il est mort des blessures qu'il a reçues au combat d'Itingheim, après avoir donné toutes les preuves de la plus fine valeur; & qu'il est généralement regretté de tous les Officiers du Corps, s'étant toujours conduit en honnête homme dans toutes les occasions où il s'est trouvé. En foi de quoi avons signé le présent Certificat, & y

avons fait appoſer le cachet du Régiment. Fait à Sedan, ce vingt-cinq Janvier mil ſept cent quarante-quatre.

Signés, Bonaventure, Leſpinaſſe, Meuſnier, Flamarins Chanclos, *La* Tour de Biras, Chevalier de Balleroy, Salignac, Godefroy, Pradan, le Chevalier du Puget, Le Roux.

Certifié par nous Major dudit Régiment, ce 25 Janvier 1744.

BOISSERON.

LETTRE

Du R. P. PERUSSAULT, Confesseur du Roi.

A Paris, ce 29 Décembre 1743.

MONSIEUR,

Vous aurez besoin de toute votre bonté pour faire grace à une réponse si tardive. Je ne l'ai tant différée, que pour être en état de vous mieux servir selon vos intentions. Je l'ai fait, Monsieur, & je m'en sais bon gré à moi-même. Non seulement Madame la Duchesse de Ventadour a écrit pour D. Victor à Madame de France, épouse de D. Philippe; mais Madame même, sa très-illustre sœur, qui est un objet de vénération pour toute la Cour, a pris intérêt & à votre douleur & à vos desirs; elle a daigné ap-

puyer votre demande. Je ne doute pas, Monsieur, qu'une si puissante protection n'ait son effet; & en ce cas-là, je me charge de faire vos très-humbles remercimens & à Madame Henriette & à Madame de Ventadour. Cette illustre Dame, à l'âge de quatre-vingt onze ans, jouit d'une très-bonne santé, & de tout son bon esprit.

Mais j'en reviens à M. votre fils. Sa Lettre seule à la Reine d'Espagne mériteroit d'être exaucée. La seule chose que je crains, c'est qu'il ne s'y soit pris un peu tard. Mais si la place desirée est déja donnée, les sollicitations ne seront pas inutiles; & si on n'a pas succès d'un côté, on peut esperer de l'avoir de l'autre.

Quoi qu'il en soit, vous serez convaincu, Monsieur, que mon zèle pour votre service n'a point de bornes, non plus que le respect & l'estime que j'ai pour un poëte célèbre, & un excellent historien: c'est avec de tels sen-

mens, où Madame de la Grange a
part qu'elle doit avoir, que j'ai
honneur d'être, pour toutes les an-
ées & pour tous les tems,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, PERUSSAULT,
de la Compagnie de JESUS.

LETTRE

A Monseigneur le Prince DE CONTY, *Généraliſſime des armées du Roi en Italie.*

MONSEIGNEUR,

C'eſt à l'éducation que j'ai reçue dans l'auguſte Maiſon de Conty, & particulierement aux bontés dont m'honoroit votre illuſtre ayeul, que je ſuis redevable des talens qui m'ont acquis quelque diſtinction dans la république des Lettres. Toujours occupé des ſentimens de reconnoiſſance que m'inſpire ce ſouvenir, j'oſe demander à Votre Alteſſe Séréniſſime l'honneur de ſa protection pour mon fils unique, Capitaine de Dragons au ſervice de Sa Majeſté Catholique. J'ai d'autant plus lieu de me flatter que vous vou-

lrez bien vous employer auprès du
Sérénissime Infant pour lui faire obte-
nir une Lieutenance-Colonelle, que
l'estime qu'on a pour lui, s'accorde
parfaitement avec celle que vous avez
pour la valeur, dont personne ne con-
noît mieux le prix qu'un Prince qui a
donné tant de preuves de la sienne dans
un âge prématuré. Quelle satisfaction
pour moi, Monseigneur, si ce fils, à
qui les Lettres ne sont pas moins fa-
milieres que les armes, pouvoit em-
ployer son épée à seconder vos ex-
ploits, & sa plume à les célébrer, tan-
dis que pénétré des sentimens de recon-
noissance, qui sont héréditaires dans
ma famille, j'aurai l'honneur de me
dire jusqu'à la mort, avec le dévoue-
ment le plus respectueux,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, LA GRANGE-CHANCEL.

EPITRE AU ROI,

Sur la Bataille de Fontenoy.

TOi que l'éclat pompeux qui sort de ta couronne,
Flatte moins que l'amour que ta vertu nous donne,
Jeune & vaillant objet de nos plus tendres vœux,
Monarque, époux, & pere également heureux;
Qu'il est beau de te voir, maîtrisant la victoire,
Voler du premier pas au faîte de la gloire !

Assez & trop long-tems, pacifique Lion,
Tu feignis d'ignorer les fureurs d'Albion :
Rien n'a pû détourner cette antique ennemie
De réveiller la foudre en tes mains endormie.
A peine elle a troublé ton auguste repos,
Tu fais voir que le tems ne fait pas les héros;
Et, pour ton coup d'essai, ta premiere campagne
Epouvante la Flandre, & secourt l'Allemagne.

Dès tes plus jeunes ans, tu peux t'en souvenir,
Inspiré par un Dieu savant dans l'avenir,

Je

Je prévis tes exploits ; j'osai te le prédire :
Et quand toute l'Europe, ou te craint ou t'admire,
Sans le coup foudroyant, qu'en s'armant contre toi,
La fureur Britannique a porté jusqu'à moi,
Tout ami que je suis du silence & de l'ombre,
Des voix qui t'ont chanté j'aurois grossi le nombre.

Parmi tant de héros qui, le fer à la main,
Rougirent de leur sang les rivages du Mein,
Et qui, sous tes drapeaux, pourroient encor paroître,
S'ils avoient combattu sous les yeux de leur maître,
Mon fils, enveloppé dans ce commun malheur,
Vit aussi, par le nombre, accabler sa valeur.
Inutiles lauriers, dont sa tombe est couverte,
Vous n'êtes pas d'un prix à réparer sa perte !

Quels pleurs, depuis ce jour, ont coulé de mes yeux !
Quels cris mon sang versé pousse encor vers les cieux !
Que ne peut le Trident seconder le tonnerre
Contre un peuple ennemi du repos de la terre !

Maritimes Titans, que ne puis-je à mon gré
Vous rendre les horreurs où vous m'avez livré,
Et tourner contre vous & le fer & la flâme
Par qui vous m'enlevez la moitié de mon ame!
Que ne vois-je Neptune & Pallas en fureur,
Sur vous du ſort d'Ajax renouveller l'horreur,
Et dans le fond des mers doublement effrayées,
Faire écrouler ſous vous vos Iſles foudroyées!

Mais que vois-je! quelle hydre arme ces bataillons!
Quels remparts animés traverſent les ſillons!
Quel Hercule, abattant leurs plus ſuperbes têtes,
Ajoute à ſes travaux de nouvelles conquêtes;
Et quels brillans ſuccès, que je n'oſois prévoir,
Viennent ſécher mes pleurs, & combler mon eſpoir!

Déja, par les travaux dont la terre eſt ouverte,
Tournay voyoit tramer l'appareil de ſa perte;
Et ſes murs, détachés du ſceptre de nos rois,
Etoient près de rentrer ſous leurs premieres loix.
La Diſcorde en frémit; ſa prompte diligence
Du jeune Cumberland excite la vengeance.

Dès que de la furie il entend le rapport,
Il brûle de chercher la victoire ou la mort.

Ses guerriers aussitôt s'avançant vers les nôtres,
Mars frappe également & les uns & les autres.
La même ardeur de vaincre anime tous les cœurs ;
On les voit tour-à-tour & vaincus & vainqueurs.
De la mort de leurs chefs justement desolées,
Nous avons vu trois fois nos troupes ébranlées ;
Et trois fois l'ennemi redoublant son orgueil,
S'est cru maître d'un champ qu'il a rempli de deuil.
On vit alors, grand Roi, par ta seule présence,
Ce que peut la valeur que soutient la prudence :
C'est toi, qui relevant notre éspoir abattu,
Ramenes la victoire à force de vertu.

C'est ainsi qu'à Bouvine un héros * de ton âge,
Sur la même puissance eut le même avantage,
Et que plus d'un Philippe **, ornement de nos lys,
Vainquit, près de Cassel, les mêmes ennemis.

Jour heureux ! dont la gloire a d'autant plus de charmes,
Qu'elle assure à jamais le progrès de tes armes.

* Philippe Auguste.

** Philippe de Valois ; Philippe de France, Duc d'Orléans.

Mais content que tes chefs en poursuivent le
cours,
A de nouveaux périls n'expose plus tes jours.
Modere aussi, grand Roi, l'ardeur prématurée
Du digne rejetton d'une tige adorée,
D'un fils, qui partageant l'honneur de ce grand
jour,
Fit voir un nouveau Mars sous les traits de l'A-
mour.
A ce jeune torrent opposant une digue;
De ton sang & du sien montre-toi moins pro-
digue;
Songe que le salut d'un peuple tout entier
Dépend d'un plomb fatal, ou d'un barbare acier.
Si la peur du péril n'a rien qui te retienne,
Crains pour ceux dont la vie est unie à la tienne,
Et ne ramene plus ces momens douloureux
Où tu vis, par nos cris, nos frayeurs & nos
vœux,
Que l'empire des lys n'a jamais eu de maître
Qui fût ni plus aimé, ni plus digne de l'être.

ODE

A Mme. la Comtesse DE VERTEILLAC, *en lui adressant la mort de Joas, tragédie tirée de la Ste Ecriture.*

NE croi pas, Verteillac, à qui le sang me lie,
Qu'à des noms vains & fastueux
Je veuille prodiguer, sur la fin de ma vie,
Des hommages infructueux.

On a beau leur offrir les plus doctes merveilles
Et l'encens le plus épuré,
Ils sont tels que ces Dieux sans yeux & sans oreilles,
Dont parle le chantre sacré.

Sur leurs fausses grandeurs, sur leurs humbles victimes
Jettons des regards de pitié,
Et ne retardons plus les tributs légitimes
Que nous devons à l'amitié.

Tu connois mieux le prix des beautés véritables
Que produit le sacré vallon ;
Et souvent tes arrêts sont bien plus équitables
Que ceux des Nimphes d'Apollon.

Aussi leurs nourrissons se faisant une gloire
De ne suivre plus que ta loi,
De leur asyle antique ont perdu la mémoire
Pour se rassembler près de toi.

Dans leurs empressemens à t'offrir leurs hommages
S'ils trouvent de si doux attraits,
Pourrois-tu refuser les mêmes avantages
A qui te touche de plus près ?

Ce n'est plus d'Illion la poétique cendre
Que je veux remuer encor,
Ni ces ruisseaux de sang dont s'enfla le Scamandre
Par les mains d'Achille & d'Hector.

Vous qui suivez les pas d'Homere & de Pindare
Pour vous faire un nom glorieux,

Pensez-vous qu'un Dédale, où votre esprit s'égare,
Vous élevera jusqu'aux cieux ?

C'est dans les vérités saintement inspirées,
Qu'on trouve le seul merveilleux,
Plus digne de couler de ces sources sacrées,
Que d'un Permesse fabuleux.

La mer ouvre aux Hébreux une route assurée ;
Leurs alimens tombent du ciel ;
Et le jour qui fuyoit, prolonge sa durée
Et la victoire d'Israël.

Parcourez ces héros, qui de Rome & d'Athenes
Furent les plus beaux ornemens ;
Sont-ils à comparer à ces saints capitaines
Qui commandoient aux élémens ?

Où trouve-t-on ailleurs des palmes remportées
Sur tant de peuples réunis ?
Où voit-on les vertus plus dignement traitées
Et les grands crimes mieux punis ?

Dans ce même Joas, célébré par Racine,
Et que je ranime après lui,
Voyez d'un bras vengeur la justice divine
Sur ceux qui perdent son appui.

Et vous, qui trop long-tems l'ame de nos spectacles,
Avez souillé leur pureté ;
Fuyez, profanes jeux ; cédez, trompeurs oracles,
Aux charmes de la vérité.

Toi, qui par tes vertus n'es pas moins applaudie,
Que par ton goût pour tous les arts,
Puissent les derniers traits d'une main engourdie
Mériter encor tes regards !

EPITRE

EPITRE

A M. DE BELER, Abbé régulier de Notre-Dame de Chancelade.

TOi, dont la foi, l'éloquence & le zèle ;
Dès vrais abbés t'ont rendu le modèle,
Et dans ton cœur, ennemi des abus,
Ont d'Augustin rassemblé les vertus,
Daigne m'ouvrir ta sainte Thébaïde,
Pour éprouver si mon cœur agité
Y trouvera cette tranquillité
Que m'a long-tems, dans sa vaine Phocide ;
Promis un Dieu qui n'a jamais été.

Tel que le cerf qui cherche une eau courante
Pour rafraîchir son haleine brûlante,
Poussé vers toi par les mêmes attraits,
Je ne puis voir, sans une noble envie,
Le calme heureux, & l'innocente vie
Du jeune essain qui te suit de si près,
Et dont le miel de tes doctes paroles
Nourrit l'esprit, & préserve le cœur

Du mauvais grain qu'en tant d'autres écoles
Séme aujourd'hui le pere de l'erreur.

Jusques à quand, novateurs téméraires,
Répandrez-vous, sur nos plus saints mysteres,
De vos poisons sa damnable fureur ?
Dans son travail l'abeille circonspecte
S'abstient des sucs dont quelqu'herbe suspecte
De son nectar corromproit la douceur :
Et vous cherchez tout ce qui vous convie
A persister dans vos égaremens.
Que d'insensés quittent le pain de vie
Pour se nourrir de mortels alimens !

Mais c'est en vain, qu'opposant vos blasphêmes
A ce qu'un Dieu nous prescrit de tout tems,
Vous entassez systêmes sur systêmes
Au lieu des monts qu'assembloient les Titans.
L'Eglise, ferme au milieu des tempêtes,
Repoussera sur vos superbes têtes
Vos traits forgés aux fourneaux des enfers;
Et dans le cours de sa longue carriere,
Vos vains projets, comme un tas de poussiere,
Au gré des vents se perdront dans les airs.

Toi, qui toujours aux disputes frivoles,
Aux esprits forts, à leurs recherches folles,
De ton Hipone as fermé les chemins;
Fai que j'y porte au docteur de la grace
Un cœur touché des retraites d'Ignace;
Et qu'acceptant tous préceptes divins,
Qui vers le ciel dirigeront ma course,
J'aille puiser dans cette double source
Des vérités qui vont aux mêmes fins.

LETTRE

A Monseigneur l'Evêque de Périgueux.

MONSEIGNEUR,

Comme les matieres, qui entrent dans la composition de ce petit ouvrage, vous sont plus familieres qu'à moi, j'ai cru ne pouvoir mieux le mettre à l'abri de la censure, qu'en le soumettant à la solidité de votre jugement, aussi bien qu'à la supériorité de vos lumieres.

REPONSE.

SAint Augustin & saint Ignace s'accordent trop bien ensemble, Monsieur, pour que vous ayiez à craindre de vous éloigner de l'un en vous approchant de l'autre. Vous n'avez pas lieu non plus de craindre la censure de votre charmante Epître : elle est telle que j'y souscris de tout mon cœur, & suis, avec toute l'estime & la considération la plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'EVESQUE de Périgueux.

EPITRE

Au Notre très-saint Pere, le Pape BENOIT XIV. *à l'occasion du Jubilé universel.*

DEs dons de l'Esprit saint, sacré dépositaire,
Qui du monde chrétien es le chef & le *pere*,
Souffre que mes soupirs s'élevent jusqu'à toi,
Dans un tems célebré par l'une & l'autre loi,
Où Dieu fait succéder, sous ton saint ministere,
Les trésors de sa grace à ceux de sa colere.

De mes iniquités le déplorable cours
N'a que trop surmonté le nombre de mes jours,
Depuis qu'un fol espoir d'acquerir quelqu'estime,
Asservit ma raison aux erreurs de la rime.
Indigné d'expier, par de communs efforts,
Tout ce qui de mon cœur excite les remords,
Ce n'est que de toi seul que ma douleur plaintive
Attend le même sort que les pleurs de Ninive.

Je ſais que devant toi le maître que tu ſers
Fait tomber, quand tu veux, les portes des enfers;
Que d'un mot ſeulement tu peux briſer mes chaînes :
Mais tel eſt le malheur des foibleſſes humaines,
Que dans ce pardon même, où j'aſpire aujourd'hui,
Je crains de retrouver le péril que je fuis;
Et que du même orgueil que ma raiſon déteſte,
Dans l'aveu que j'en fais il n'entre quelque reſte.

O qu'il m'eût été doux, ſi le ciel l'eût permis,
De profiter d'un tems où tout crime eſt remis,
Pour voir dans un mortel plus grand que nos penſées,
De tous ſes devanciers les vertus retracées!
Que ne puis-je le voir, dans ma vieille ſaiſon,
Marquer du ſceau divin l'arrêt de mon pardon,
Et content que du ciel il m'eût ouvert la voie,
Expirer à ſes pieds de tendreſſe & de joie!

Mais si l'âge & les maux, qui l'ont accompagné,
Ont retenu mes pas sous un ciel éloigné,
Tant d'éloges fondés sur tes *rares merveilles*,
Au défaut de nos yeux ont charmé *nos oreilles*,
Que le soufle divin qui t'a transmis ses *droits*,
A l'univers entier n'inspire qu'une voix.

Rome qui vit long-tems ses armes fortunées
Traîner après ses chars des têtes *couronnées*,
Ne doit plus regretter ses triomphes passés.
Les tiens, quoique plus doux, les ont *tous effacés*.
Avec combien d'éclat a-t-on vu tes largesses
Du ciel & de la terre épancher les richesses?
A combien de pécheurs ton amour paternel
A-t-il fait trouver grace aux yeux de l'Eternel?
Et combien au bercail tes bontés admirées
Ont-elles ramené de brebis égarées?

Un jour, un jour viendra qui n'est *pas loin* de toi,
Où tous les deserteurs de notre sainte loi,
De leurs gardes trompeurs abandonnant la trace,
Chercheront à tes pieds les sources de la grace.

Dans la derniere guerre ils n'ont pas oublié
Les généreux effets de ta ſainte pitié:
Quand leurs propres ſoldats, malgré leur ſecte impie,
Trouverent dans tes ſoins les ſoutiens de leur vie;
Tandis que tu voyois d'étranges bataillons
Tour-à tour de leur ſang inonder tes ſillons,
Et preſque ſous tes yeux leurs marches différentes
Enlever de tes champs les dépouilles naiſſantes.
Quels aſſauts, quels périls n'as-tu pas ſurmontés,
En ne leur oppoſant que tes ſeules bontés,
Et cette égalité, ſi conſtante & ſi rare,
Qui rehauſſoit en toi l'éclat de la thiare!

Nous ſavons qu'au Seigneur ces travaux conſacrés,
Pour t'élever à lui ſont autant de dégrés;
Mais nous croyons auſſi que nos humbles prieres,
De ſon divin ſéjour pénétrant les barrieres,
Attireront ſur toi le prodige fameux
Qui marqua ſon amour pour un roi des Hébreux,
Lorſque, pour prolonger ſes ſaintes deſtinées,
Il fit retrograder quinze de ſes années.

Souffre, ô Pere très-ſaint ! qu'à tant vœux offerts
J'ajoute le tribut de mes foibles concerts :
Montre-moi ta clémence, en acceptant l'hommage
D'un luth ſur qui mes doigts ont perdu leur uſage,
Et qui ſeroit encore à mes pieds abattu,
Sans l'amour général qu'inſpire ta vertu.

LETTRE

A Monseigneur le Vice-Légat d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

J'aurois cru n'avoir pas employé, comme je le dois, les derniers momens de ma vie, si je ne laissois après moi un monument du tendre respect & de l'admiration infinie que m'inspirent les éminentes vertus de Sa Sainteté. J'ai craint que ceux à qui je pourrois m'adresser pour le faire passer jusqu'à elle, ne lui en réservassent pas les prémices, & qu'il ne transpirât dans le public avant qu'elle l'eût honoré de ses regards : c'est ce qui m'a fait prendre le parti de recourir à votre Excellence, en qui j'espere trouver les mêmes bontés que je reçus autrefois dans Avignon de l'illustre &

ſaint prélat, Monſeigneur *de Gonteris*, qui joignoit alors les fonctions de Vice-Légat à la dignité d'Archevêque. Je me flatte auſſi que votre Excellence voudra bien me faire ſavoir le ſort de ce petit ouvrage, & ajouter à cette marque de vos bontés, celle de me croire avec le dévouement le plus reſpectueux.

REPONSE de Mgr. le Vice-Légat d'Avignon

A Avignon, ce 9 Juillet 1751.

J'Ai reçu, Monſieur, l'Epître en beaux & bons vers que vous m'avez adreſſée, Je n'ai pas manqué de la faire tranſcrire en beau caractere, & d'envoyer l'original & la copie à Son Eminence Monſeigneur le Cardinal Miniſtre, pour préſenter l'un & l'autre à Sa Sainteté. Je ne doute pas que

cet ouvrage, qui certainement est digne de vous, ne soit agréé par Sa Sainteté. Je serois bien flatté si vous me fournissiez des occasions plus essentielles à pouvoir vous donner des preuves de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéissant serviteur,

ODE

A Madame la Comteſſe de PERIGORD, *Dame du palais de la Reine.*

TOi, dont la riante jeuneſſe,
Par une heureuſe nouveauté,
Joint les charmes de la ſageſſe
A ceux dont brille la beauté ;
Si ſur cette triſte contrée,
Où tu tiens la place d'Aſtrée,
Ta pitié ne jette les yeux,
C'eſt en vain qu'un Roi, qui t'eſtime,
Te rend le titre légitime
Qu'y portoient jadis tes ayeux.

Fai que les cris de ta patrie
Parviennent juſqu'à ce grand Roi :
Tous les élémens en furie
Y ſement l'horreur & l'effroi.
Tout ce que la guerre a d'horrible
Nous ſemble un fléau moins terrible

Que l'inclémence des saisons.
La terre, pour nos funérailles,
Nous ouvre de vastes entrailles,
Qu'elle ferme pour nos moissons.

Mais rien n'égale les ravages,
Que pour le malheur de nos jours,
Exercent sur nos héritages
D'infames troupes de vautours.
Les tristes laboureurs s'étonnent
Que le peu de grains qu'ils moissonnent
Soit porté loin de leurs hameaux,
Et que dans leur besoin extrême,
La pâle faim, & la mort même,
Soient les seuls fruits de leurs travaux.

Aux mêmes rigueurs asservie,
La Noblesse, qui tant de fois
Prodigua ses biens & sa vie
Pour le service de ses rois,
Céde à l'ennui qui la devore,
De se voir arracher encore,
Par des satellites armés,
Quelques lambeaux héréditaires
Que les dépenses militaires
N'avoient pas encor consumés.

C'est ainsi qu'au lieu du tonnerre,
Dieu s'est servi de ces torrens
Pour livrer quelquefois la terre
A des insectes devorans.
La substance que sans relâche
Leur avidité nous arrache,
Semble couler dans ces tonneaux
Toujours remplis & toujours vuides,
Où les tourmens des Danaïdes
N'étoient que l'ombre de nos maux.

Tels furent ces peuples sauvages,
Qui du centre de leurs frimats
Vinrent troubler, par leurs ravages,
L'antique paix de nos climats.
Tel encor des Zones brûlantes,
Sur nos campagnes plus riantes
Fondit ce déluge mortel,
Dont la Gaule, après l'Ibérie,
Eût approuvé la barbarie,
Sans l'assistance de Martel.

Digne heritiere des grands hommes
Qui nous ont toujours secourus,
Expose l'état où nous sommes
A l'épouse d'Assuérus.

Que

Que n'en devons-nous pas attendre,
Pour peu qu'une Reine ſi tendre
Lui repréſente nos malheurs !
Il eſt & trop grand & trop juſte,
Pour ſouffrir que ſon nom auguſte
Soit le prétexte de nos pleurs.

Jamais l'éclat de la victoire,
Ni celui dont brille ſa cour,
Ne lui produiront tant de gloire
Que les tributs de notre amour.
O qu'il feroit tarir de larmes,
S'il ſe contentoit de nos armes
Pour l'entretien de ſes lauriers,
Comme de l'unique ſubſide
Que peut fournir un ſol aride
Qui ne produit que des guerriers !

LETTRE

A M. PARADE, Docteur en Médecine.

JE croyois, Monſieur, que la funeſte journée d'Itingheim avoit épuiſé toutes mes larmes, & que la perte irréparable que j'y fis d'un fils courageux & généralement eſtimé, ne pouvoit plus me laiſſer qu'une médiocre ſenſibilité pour tous les autres accidens de la fortune. Cependant, la mort de M. le Chevalier de Cablans vient de rouvrir mes premieres plaies, en me faiſant éprouver que les droits d'une véritable amitié ne ſont pas moins puiſſans ſur les cœurs que les ſentimens de la nature.

J'avois toujours eſpéré que votre expérience dans un art que vous pratiquez ſi utilement pour le public, & ſurtout, que l'affection particuliere

qui vous attachoit à ce cher malade, pourroit l'arracher, pour ainsi dire, à la violence de son mal : mais Dieu, qui avoit donné ce trésor à notre province, n'a voulu que le lui montrer ; & il nous l'a ravi dans un tems où les calamités qui nous menacent pouvoient nous rendre les secours de ses lumieres plus nécessaires que jamais.

Car enfin, sans murmurer contre les ordres de la Providence, ne pouvons-nous pas dire, qu'il est rare de voir des hommes tels que lui ? De quels genres de littérature ne saisissoit-il pas également & les défauts & les beautés ! Quelle précision, quelle activité dans tout ce qui partoit de sa plume ! Quelle pénétration dans les matieres les plus embrouillées ! Et enfin, quelle solidité de raisonnemens, jointe à l'élégance de la diction dans les mémoires qu'il étoit obligé d'écrire, soit pour ses propres affaires, soit pour celles de ses amis !

Ajoutez à toutes ces excellentes qualités, que la pratique de toutes les

vertus chrétiennes avoit fait ſur lui de ſi grands progrès, qu'il auroit pû dire, à plus juſte titre que Socrate, que l'étude de la ſageſſe avoit ſurmonté l'impétuoſité des paſſions auſquelles il étoit naturellement enclin. Auſſi Dieu lui en a-t-il voulu prématurer la récompenſe, & peut-être lui épargner la douleur de voir la plupart des hommes de ce tems-ci, ſe laiſſer infecter par les opinions les plus abſurdes. Ces dérangemens ſont portés ſi loin, qu'un de mes amis m'a écrit de Paris que le Mahomet de Voltaire, qui fut ſi mal reçu dans ſa nouveauté, a été remis ſur le théâtre avec un ſuccès ſi ſurprenant, que malgré les défauts qui fourmillent dans cet ouvrage, on ne laiſſoit pas d'y venir en foule, parce que l'Auteur ſemble y avoir voulu inſinuer que toutes les religions ſe ſont établies comme celle de ce prétendu Légiſlateur.

Voilà, Monſieur, ce que l'effuſion de mon cœur n'a pû refuſer à la mémoire de notre illuſtre Ami, & que

la goutte dont je ſuis actuellement affligé, ne m'a pas empêché de tracer avec une rapidité dont je ne me croyois pas capable. J'ai l'honneur d'être, avec une ſincere eſtime & un parfait attachement.

EPITRE

A M. le Prince DE CHALAIS, Grand d'Espagne.

PRince, en qui nos climats, ſoumis à tes Ancêtres,
Reconnoiſſent le ſang qui leur donna des maîtres ;
Leur rang, qui juſqu'à toi ne s'eſt point étendu,
N'altere point en nous le reſpect qui t'eſt dû :
On ſuce avec le lait ce devoir légitime ;
Et des cœurs enchaînés par l'amour & l'eſtime,
L'hommage irrévocable eſt bien d'un plus haut prix,
Que des droits inconſtans que le ſort t'a ravis.

Vainqueur plus d'une fois des fureurs de l'envie,
Je voulois annoblir les reſtes de ma vie,
En laiſſant après elle un témoin aſſuré
Du zele qui pour toi m'a toujours pénétré.
Un Ami mieux inſtruit de nos vieilles annales,
Voulut guider mes pas dans ces ſombres Dédales :

Censeur de ses écrits, comme il l'étoit des miens,
Il prenoit mes conseils ; je profitois des siens ;
Et nous reglions si bien l'ordre de nos pensées,
Que par une main seule elles sembloient tracées.
C'est par cette union, & de cœurs & d'esprits ;
Qu'on voit si rarement dans de pareils écrits,
Que tirant de l'oubli tant de mânes illustres,
Nous avions presque atteint la fin de trois cens lustres.

Te dirai-je les noms de tous ces demi Dieux
Qui suivoient de si près les pas de tes Ayeux,
Et par qui l'Aquitaine, à nos lys réunie,
Brava des léopards la longue tyrannie.
Tels furent les Durforts, les Gontauts, les Caumonts,
Les Losses, les Beynacs, les Fayoles, les Pons ;
Un d'Aydie absolu sur un Duc d'Aquitaine,
Un d'Abzac orgueilleux des faveurs d'une reine ;
Les Baillis ; les Forsats, les Dulaux, les Reimonds ;
Ceux * que l'hymen unit aux titres de Soissons ;
Ceux ** qui, non sans péril, d'une cour étrangere.
Ramenerent Valois au trône de son frere ;

* Les Beauvais-Charetre.
** Les Renvies,

Les Beaupoils, par le ſang unis à Du Gueſclin;
Et les Cugnacs, alors étrangers à Calvin.

Tels brillerent ſur tout, dans ces ſanglantes guerres,
Les noms des Hauteforts, & ceux des Aubeterres;
Ceux * qui d'un ſaint Hermite ont retenu le nom;
Les Bourdeilles armés des pates d'un *griffon*,
Mais qui, de tout l'éclat qu'avoient ici leurs peres,
N'ont pû s'y conſerver que ces marques légeres.
Enfin, les Taillefers, autrefois tes rivaux;
Les Noailles, puiſſans en nombre de vaſſaux,
Avec tant d'autres Chefs de maiſons renommées,
De qui les deſcendans honorent nos armées.

Dans ceux à qui je tiens par des *nœuds* aſſez doux,
Le ſang ni l'amitié ne ſeront point jaloux,
Si la même équité que je leur ai rendue
Me fait prendre à mon tour la place qui m'eſt due.

Projets qu'a renverſés le coup prématuré
Qui m'ôte le ſecours d'un collegue éclairé!

* Saint Aſtier.

Des

Des écrits qu'en commun a tracés notre plume,
Lui seul a l'avantage, & j'ai seul l'amertume ;
Il voit les saints Prélats, dont le sang épanché
Fertilisa le champ qu'ils avoient défriché,
Pour avoir dignement célebré leur mémoire,
Partager avec lui leur bonheur & leur gloire :
Et moi, qui sous mes yeux n'ai plus que des cer-
cueils ;
Sur un vaisseau fragile, environné d'écueils,
Demeuré sans pilote au milieu de l'orage,
Je fais de vains efforts pour gagner le rivage.

ODE

Sur la circulation des Arts, leur établissement, leurs progrès, & leur décadence dans les différentes parties du monde.

MEres des Arts, Filles d'Aſtrée,
Retracez les brillans effets
Dont plus d'une heureuſe contrée
Fut redevable à vos bienfaits ;
Dites-leur auſſi les traverſes,
Que durant vos courſes diverſes
Vous vîtes naître ſous vos pas,
Sans en tirer d'autre vengeance
Que de punir par votre abſence
Ceux qui mépriſoient vos appas

Dans les premiers âges du monde
Raſſemblant les peuples épars,
L'Egypte, en merveilles féconde,
Leur montra la ſource des Arts.

Pour connoître le cours des aſtres,
Par ſes Hermes, ſes Zoroaſtres,
Le firmament leur fut ouvert;
Et de toute eſpece vivante,
De tout métal, de chaque plante,
Le regne leur fut découvert.

Tous alors au ſouverain Etre
Offrant leurs innocens tributs,
Dans tout ce qu'il avoit fait naître
Adorerent ſes attributs.
Pour éterniſer leurs myſteres,
De ſymboliques caracteres
Parurent comme autant de voix,
Qui s'exprimant par ces figures,
Maintenoient les races futures
Dans la pratique de leurs loix.

La Grece qui de ces maximes
Méconnut le ſens merveilleux,
Corrompit leurs beautés ſublimes
Par des ornemens fabuleux.
Aux vertus des grands perſonnages,
C'eſt peu de rendre ſes hommages
Juſqu'à leur dreſſer des autels;
Sa complaiſance ſacrilege

Tranſmit le même privilege
A tous les crimes des mortels.

Cependant des eſprits célebres
Qu'éclairoit la divinité,
Apperçurent dans ces ténebres
La ſource de la vérité.
C'eſt de l'école de ces Sages,
Q'on vit ſortir ces grands courages,
Dont les exploits ſont inouis;
Et qui, prodigues de leur vie,
Attiroient l'eſtime & l'envie
Sur la gloire de leur pays.

C'eſt ainſi qu'à chaque victoire,
Qu'ils remportoient dans les hazards,
Ils joignoient la paiſible gloire
De faire triompher les Arts.
Le tems eût détruit leurs trophées
Si la lyre de leurs Orphées
N'eut vaincu ſa légereté.
Celui dont Thétis fut la mere,
Seroit, ſans la gloire d'Homere,
Comme s'il n'eût jamais été.

Que de talens incomparables
Voit-on briller de toutes parts !
Que de chef-d'œuvres innombrables
Viennent s'offrir à nos regards !
C'eſt là qu'un Zeuxis, un Apelle,
Un Phidias, un Praxitelle,
Animent le marbre & le bois ;
Et qu'un orateur intrépide,
Par ſon éloquence rapide,
Fit trembler le plus fier des rois.

Peuple, que la paix ni la guerre
Ne ceſſent point de ſignaler,
En eſt-il quelqu'un ſur la terre
Qui ſoit digne de t'égaler ?
Avec quelle magnificence
Marques-tu ta reconnoiſſance
A tant d'illuſtres concurrens,
Que le même deſir inſpire
De réunir, pour ton empire,
Tous leurs mérites différens !

L'un, pour l'attaque d'une ville,
Donne naiſſance a des travaux,
Qui ſont une ſource fertile
De prodiges toujours nouveaux.

L'autre, affiégé dans sa patrie,
S'élevant par son industrie
Sur tout le reste des humains,
Détache du flambeau du monde
Des feux qui vont brûler dans l'onde
Toute la flotte des Romains.

Quelle Reine superbe & tendre,
Fille de leurs nobles loisirs,
Aux larmes qu'elle fait répandre
Attache de si doux plaisirs !
Plus dans la pompe de ses fêtes
On voit les fameuses tempêtes,
Sous qui le crime est abattu,
Et plus on est forcé de croire
Qu'on n'entre au temple de la gloire
Que par celui de la vertu.

Sagesse immense, mer profonde,
Dont tout reçoit l'être & la loi,
Tu fais bien voir que dans le monde
Rien n'est immuable que toi !
La Grece, en cessant d'être libre,
Vit porter sur les bords du Tybre,
Par les Arts qu'elle avoit nourris,
La pompe de ces grands spectacles

Et de tous les autres miracles
Qui sortirent de ses débris.

C'est là que les beautés d'Athenes,
Ne perdant rien de leur renom,
Ce qui charmoit en Démosthenes,
Fut admiré dans Ciceron.
C'est là qu'au sommet du Parnasse,
On vit Pindare avec Horace
S'acheminer d'un pas égal.
Et de siecle en siecle on avoue
Qu'Homere eut besoin de Mantoue
Pour trouver un digne rival.

Chantres divins, dont l'harmonie
Dispense l'immortalité;
N'occupez plus votre génie
Des fables de l'antiquité;
Célebrez la gloire d'Auguste,
Jusqu'à rendre un regne si juste
L'exemple des siecles suivans.
On ne voit point de jours sinistres
Sous un Prince dont les Ministres
Sont les Mécenes des savans.

Après la mort de ce grand homme,
Par quelle étrange nouveauté
Ne vit-on plus regner dans Rome
Que des monſtres de cruauté ?
C'eſt aſſez d'abhorrer les crimes,
Pour être les promptes victimes
De ces infâmes Souverains.
Quelles ſanglantes cataſtrophes
Pour tant de graves Philoſophes,
Et de ſublimes Ecrivains !

Ainſi le ciel, dont la colere
Eſt toujours lente à s'exercer,
Prépare la chute exemplaire
Des trônes qu'il veut renverſer.
Il fait enfin tomber la foudre.
Du Capitole mis en poudre,
Tous les honneurs ſont effacés ;
Et tout céde aux forces ruſtiques
Des peuples dont les flots Baltiques
Baignent les rivages glacés.

Vous, dont ces nations ſauvages
N'ont point reſpecté les appas,
Savantes Sœurs, ſur quels rivages
Comptez-vous de porter vos pas ?

Vos recherches ſont inutiles ;
On vous ferme tous les aſyles
Que vous auriez pu rendre heureux ;
Et c'eſt au fond des Monaſteres
Que quelques pieux ſolitaires
Vous confinerent avec eux.

Enfin, le ciel donne à la France
Un Roi, modele des grands Rois :
FRANÇOIS, vainqueur de l'ignorance,
Vous rétablit dans tous vos droits.
Rendez ſes bienfaits mémorables
Par des monumens ſi durables,
Qu'ils triomphent de tous les tems :
Ce n'eſt pas trop pour qui préfere
Le tendre nom de votre pere
Aux titres les plus éclatans.

Mais tel que le jour chaſſe l'ombre,
Le Héros qui s'offre à vos yeux
Surpaſſe l'éclat & le nombre
Des mérites de ſes ayeux.
Comment tant de palais ſuperbes
Sont-ils ſortis du ſein des herbes,
Qui ſe plaiſoient dans ces deſerts ?
Comment ces rivieres captives

Vont-elles si loin de leurs rives
Elever leurs flots dans les airs ?

Quand la sculpture y fait paroître
Tant de prodiges de son Art,
On croit que Pirrha fait renaître
Ceux où nous eumes tant de part.
Est-ce par ses mains plus savantes
Qu'en tant de figures vivantes
Tous ces marbres sont transformés ?
Ou Meduse aux regards terribles,
A-t-elle en marbres insensibles
Changé tant d'êtres animés ?

Et vous, qui du moins aussi belle,
Mais plus tendre que votre sœur,
N'avez pû résister comme elle
Au tems qui fut votre vainqueur ;
Avec vos couleurs les plus vives,
Venez reprendre sur nos rives
L'élégance de nos pinceaux ;
Et ne regrettez plus vos pertes
Dans un tems où nos découvertes
Remplacent vos originaux.

Que des Condés & des Turenes
On compte les travaux guerriers ;
Quels Héros de Rome & d'Athenes
Ont moiſſonné plus de lauriers ?
Faut-il forcer les avenues
D'un rempart plus voiſin des nues
Que les montagnes du Liban ?
Faut-il d'un poſte inſoutenable
Former une place imprenable ?
Rien n'eſt impoſſible à Vauban.

Ces beaux jours, que Rhée & Saturne
Paroiſſoient nous avoir rendus,
Firent briller dans le Cothurne
Les charmes qu'il avoit perdus.
Corneille, par les traits ſublimes
Qui frappent les cœurs magnanimes,
Enchaînoit tous ſes ſpectateurs.
Racine, plus ſimple & plus tendre,
Dans les pleurs qu'il faiſoit répandre
N'avoit pas moins d'admirateurs.

Après que la Parque inhumaine
Eut uni ces fameux rivaux,
On ne vit plus rien ſur la ſcene
Qui répondît à leurs travaux.

Quel moyen de ſuivre leurs traces,
Quand on ne verſe plus de graces
Sur les diſciples d'Apollon,
Et qu'aux rivages de la Seine,
Richelieu, Colbert, ni Mécene,
Ne ſont plus connus que de nom?

De-là ſont en foule venues
Ces coupables productions,
Que courent former dans les nues
Nos ſacrileges Ixions.
En vain Thémis & ſon tonnerre
S'efforcent d'en purger la terre;
Rien n'en peut arrêter le cours:
Et toujours du ſein des Harpies
S'échappent des plumes impies
Qui font la honte de nos jours.

Muſes, cherchez un autre aſyle
Pour prévenir votre déclin.
Un Roi vous offre un ſort tranquille
Dans les campagnes de Berlin:
Mais craignez-y la foi Punique
D'un membre du corps Germanique,
Qui veut en renverſer les loix;
Et croit, à force de ravages,

De cruautés & de pillages,
Se rendre le plus grand des Rois.

Est-ce donc là ce Marc-Aurèle,
Dont * on a tant chanté le nom ?
S'est-il reglé sur ce modèle,
Ou sur celui de Salomon ?
Il eût égalé leur mémoire,
S'il avoit préferé la gloire
De leurs sages gouvernemens
Aux fausses regles qu'il moissonne
Dans l'Auteur ** qui, sur la Garonne,
Prit les héros de ses romans.

Le Danemarc & la Norvege,
Par leurs travaux ingénieux,
Ont mieux acquis le privilege
De commercer avec les Dieux.
C'est là qu'un Roi, digne de l'être,
Apui des Arts qu'il a fait naître,

* Voltaire n'est pas à se repentir de ces louanges excessives.

** La Calpranede, Gentilhomme de Gascogne, qui a composé les Romans de Cassandre, de Cléopatre, & de Pharamond. On sait ce qu'en dit Despréaux dans une de ses satyres.

En fait lui-même son apui ;
Et que tous les Rois de la terre,
Soit pour la paix, soit pour la guerre,
Font gloire de s'unir à lui.

Vous qui voyez quel noble zele
Echauffe le septentrion,
Que chaque jour y renouvelle
Tous les prodiges d'Amphion ;
Allez, Muses, sous cette Zone
Ceindre de la même couronne
Et ses savans & ses guerriers,
Et montrez qu'à force d'étude,
Il n'est point de climat si rude,
Qu'il ne produise des guerriers.

LETTRE

A M. FRERON, auteur des Lettres périodiques.

JE crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'éclaircissement d'une Anecdote que l'Historien du siécle de Louis XIV ne rapporte qu'imparfaitement. Voici ce qu'il en dit dans son second tome, chap. 24.

» Quelques mois après la mort du » Cardinal Mazarin, il arriva un évé- » nement qui n'a point d'exemple ; & » ce qui est non moins étrange, c'est » que tous les Historiens l'ont ignoré. » On envoya, dans le plus grand se- » cret, au château de l'Isle Sainte- » Marguerite, dans la mer de Pro- » vence, un prisonnier inconnu, d'u- » ne taille au dessus de la médiocre, » jeune, & de la figure la plus belle. Ce » prisonnier, dans la route, portoit

» un masque, dont la mentonniere
» avoit des ressorts d'acier qui lui lais-
» soient la liberté de manger avec le
» masque sur le visage. On avoit or-
» dre de le tuer s'il se découvroit. Il
» resta dans l'Isle jusqu'à ce qu'un Offi-
» cier de confiance, nommé Saint
» Marc, gouverneur de Pignerol,
» ayant été fait gouverneur de la Bas-
» tille, l'alla prendre à l'Isle Sainte
» Marguerite, & le conduisit à la Bas-
» tille, toujours masqué. Le Marquis
» de Louvois alla le voir dans cette
» Isle avant la translation, & lui parla
» debout & avec une considération
» qui tenoit du respect. Cet inconnu
» fut mené à la Bastille, & logé aussi
» bien qu'on peut l'être dans ce châ-
» teau : on ne lui refusoit rien de tout
» ce qu'il pouvoit demander. Son plus
» grand goût étoit pour le linge d'une
» finesse extraordinaire, & pour les
» dentelles. On lui faisoit la plus gran-
» de chere, & le Gouverneur s'as-
» seyoit rarement devant lui. Un vieux
» Médecin de la Bastille, qui avoit
souvent

» souvent traité cet homme singulier,
» dans sa derniere maladie a dit qu'il
» n'avoit jamais vu son visage, quoi-
» qu'il eut souvent examiné sa langue.
» Il étoit admirablement bien fait,
» disoit ce Médecin ; sa peau étoit un
» peu brune ; il intéressoit par le seul
» son de sa voix, ne se plaignoit ja-
» mais de son état, & ne laissoit point
» entrevoir ce qu'il pouvoit être. Un
» fameux Chirurgien, gendre du Mé-
» decin dont j'ai parlé, est témoin de
» ce que j'avance ; & M. de Berna-
» ville, successeur de Saint Marc, l'a
» souvent confirmé.

» Cet inconnu mourut en 1704, &
» fut enterré la nuit à la paroisse S.
» Paul. Ce qui redouble l'étonnement,
» c'est que quand on l'envoya aux
» Isles Sainte-Marguerite, il ne dispa-
» rut dans l'Europe aucun homme
» considérable. M. de Chamillard fut
» le premier Ministre qui eut cet étran-
» ge secret. Le second Maréchal de la
» Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à
» la mort de son beaupere, il le con-

» jura à genoux de lui apprendre ce
» que c'étoit que cet inconnu qu'on
» ne connut jamais que sous le nom
» de l'homme au masque de fer. Cha-
» millard lui répondit que c'étoit le
» secret de l'Etat, qu'il avoit fait ser-
» ment de ne le réveler jamais.

1. Le séjour que j'ai fait aux Isles *Ste* Marguerite, où cet évenement n'étoit plus un secret d'Etat dans le *tems* que j'y arrivai, m'en a appris des particularités qu'un historien, *plus* exact dans ses recherches, auroit pû savoir comme moi, s'il s'étoit donné la peine de s'en instruire.

Cet évenement extraordinaire, qu'*il* place en 1661, quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, n'est arrivé qu'en 1669, huit ans après la mort de ce Ministre. M. de la Motte-Guérin, qui commandoit dans ces *Isles* du tems que j'y étois détenu, m'assura que ce prisonnier étoit le Duc de Beaufort, qu'on disoit avoir été tué au siége de Candie, & dont on

n'avoit pû trouver le corps, suivant toutes les relations de ce tems-là. Il me dit aussi que le sieur de Saint Marc, qui obtint le gouvernement de ces Isles après celui de Pignerol, avoit de grands égards pour ce prisonnier; qu'il le servoit toujours en vaisselle d'argent, & lui fournissoit souvent des habits aussi riches qu'il paroissoit le desirer; que dans les maladies où il avoit besoin de medecins ou de chirurgiens, il étoit obligé, sur peine de la vie, de ne paroître en leur présence qu'avec son masque de fer; & que lorsqu'il étoit seul, il pouvoit s'amuser à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'un acier très-luisant & très-poli: j'ai vu une de celles qui lui servoient pour cet usage entre les mains du sieur de Formanoir, neveu de Saint Marc, & Lieutenant d'une Compagnie franche pour la garde des prisonniers.

Plusieurs personnes m'ont assuré que lorsque Saint Marc alla prendre possession du gouvernement de la Bastille,

où il conduisoit son Prisonnier, on entendit ce dernier, qui portoit son masque de fer, dire à son conducteur : *Est-ce que le Roi en veut à ma vie ?* **Non,** *mon Prince*, répondit Saint Marc, *votre vie est en sûreté ; vous n'avez qu'à vous laisser conduire.*

J'ai su de plus, d'un nommé Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard, qui, après avoir été quelques années à la Bastille, fut conduit aux Isles Sainte-Marguerite, qu'il étoit dans une chambre, avec quelques autres prisonniers, précisément au dessus de celle qui étoit occupée par cet inconnu ; que par le tuyau de la chemivée, ils pouvoient s'entretenir & se communiquer leurs pensées : mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obstinoit à leur cacher son nom & ses aventures, il leur avoit répondu que cet aveu lui couteroit la vie, aussi bien qu'à ceux à qui il auroit révelé ce secret.

D'ailleurs, si l'on considere l'esprit remuant du Duc de Beaufort, & la

part qu'il eut à tous les mouvemens de Paris, du tems de la fronde, peut-être ne sera-t-on pas surpris du parti violent qu'on prit pour s'en assurer; d'autant plus que l'Amirauté, dont il s'étoit fait donner la survivance, le mettant journellement en état de traverser les grands desseins de M. Colbert, chargé du département de la Marine, cet Amiral, qui paroissoit si dangereux à ce Ministre, fut, selon ses intérêts, remplacé par le Duc de Vermandois, fils du Roi & de la Duchesse de la Valiere, qui n'étoit âgé que de deux ans.

On peut ajouter à toutes ces observations, que Moréri, dans la liste des Amiraux de France, dit, à l'article du Duc de Beaufort, qu'il disparut dans un combat qui fut donné devant Candie.

Enfin, ceux qui voudront supputer l'âge que pouvoit avoir le Duc de Beaufort lorsqu'il mourut à la Bastille en 1704, n'ont qu'à se rappeller que la Duchesse de Nemours sa contemporaine, mourut presque en même tems que cet auteur de son veuvage,

par le duel qui la priva de son époux.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui q[u]e le nom & la qualité de cette victim[e] de la politique ne sont plus des secret[s] où l'Etat soit intéressé, j'ai cru qu'e[n] instruisant le public de ce qui est ven[u] à ma connoissance, je devois arrête[r] le cours des idées, non moins licen[-]cieuses qu'extravagantes, que chacu[n] s'est forgé à sa fantaisie, sur la foi d'u[n] Auteur qui s'est fait une si belle répu[-]tation par le merveilleux joint à l'air de vérité qu'on admire dans la plupart de ses Ecrits, même dans la vie de Charles XII.

J'ai l'honneur d'être très-parfaite[-]ment,

EPITRE

A M. Arouet de Voltaire, sur sa Tragédie d'Oedipe, & sur les deux Dissertations qui la suivent.

ESprit prématuré, qui devançant ton âge,
Viens de mes jeunes ans me retracer l'image;
J'apprends, avec plaisir, que tes nobles essais
De mes premiers travaux surpassent les succès;
Et courant à grands pas vers les bords du Cocyte,
J'aime à te voir remplir la place que je quitte.
Car enfin, dans trois ans mes inutiles jours
De leur neuviéme lustre auront fini le cours;
Et bientôt le dégoût, qu'inspire la vieillesse,
Eloignera de moi les Nimphes du Permesse:
Aussi n'irai-je point offrir à leurs mépris
La honte d'une tête où soient les cheveux gris,
Ni chercher dans un lieu, qui ne m'est plus propice,
Des regains de faveur pour un vieux Ciparisse:
C'est une gloire due à la fleur de tes ans;
C'est à toi de monter alors que je descends.

Mais souffre au zele ardent, qui pour toi m'intéresse,
Que du peu que je sai j'instruise ta jeunesse,
Et que, par ces leçons ton esprit avisé,
Evite les écueils où je me suis brisé.

Il ne t'appartient pas, pour tes premieres veilles,
De vouloir réformer nos yeux & nos oreilles.
Jamais un Ecrivain, habile dans son art,
Ne fit rimer les mots de *char* & de *rempart*,
Et de *frein* avec *rien*. Tu n'as point d'éloquence
Qui fasse tolérer l'horrible dissonance.
Ne croi pas, Arouet, que ce fut sans dessein,
Qu'à la raison trop vague on crut devoir un frein ;
Puisqu'on voit tous les jours, à l'abri de la rime,
Briller des sentimens qui n'ont rien de sublime,
Lorsque d'autres plus beaux, quoique bien exprimés,
Ne frapperont pas tant, s'ils sont plus mal rimés.

La rime dans les vers, dans l'homme la jeunesse,
Sont deux charmans défauts qu'on aimera sans cesse.

Je

Je vois avec plaisir * *les meres à Memphis*
Célebrer, en pleurant, le vainqueur de leur fils;
Et je bois le nectar, quand ** *la terre humectée*
Boit à regret le sang des neveux d'Erectée.

Que ton exactitude à dépeindre les moeurs
S'étende jusqu'aux noms de tes moindres Acteurs;
Et qu'en les prononçant, ils nous fassent connoître
Les pays & les tems où tu les fais renaître:
Je vois avec dépit, pour ne produire rien,
Chez le Thébain Oedipe, Hidaspe l'Indien;
Et j'aimerois autant que ta géographie
Mît le Gange en Europe, & le Tage en Asie.

Tout Censeur qui s'arrête à ces légers défauts,
Te fait assez connoître qu'il sent ce que tu vaux;
Et loin qu'à l'amitié ce reproche déroge,
Te censurer ainsi, c'est faire ton éloge.
Car enfin, nos destins ont un rapport si grand,
Que je ne puis te voir d'un œil indifférent.
Nous avons l'un & l'autre attiré sur nos têtes
Tout ce que peut l'envie assembler de tempêtes:
De nos crimes pareils les récits odieux,
Dans leur vivante image ont irrité les Dieux;

* Malherbe. ** Racine.

Et je serois fâché qu'aucun sujet de plainte
Rallumât contre toi leur foudre mal éteinte.
Ainsi, lorsqu'Apollon & les savantes Sœurs
Te viendront agiter de leurs nobles fureurs,
Trop lâche Adulateur, ou Censeur trop farouche,
L'encensoir à la main, ou le fiel dans la bouche,
Ne va point chez les Grands prodiguer tes Ecrits :
L'un excite leur haine, & l'autre leurs mépris.
Tu sais que dans tout tems les Sages leur reprochent
D'être des feux brûlans pour ceux qui les approchent :
A les voir d'un peu loin, on en est éclairé ;
A les voir de trop près, on en est dévoré.
Surtout, pour ton repos, ne va point t'introduire
Chez tout Grand possedé de la fureur d'écrire,
Qui, pour être applaudi, novice dans tout art,
De ses minces travaux viendroit te faire part :
Tyrans de Syracuse, il faut sur ces matieres
Vous élever au ciel, ou descendre aux carrieres.

Je ne veux pas pourtant, que plein d'un fol orgueil,
Jamais de leur palais tu n'abordes le seuil.

Tu ne peux dignement, ſi tu ne les prati-
ques,
Faire agir ni parler tes Héros dramatiques.
Au généreux Sully tu dois tes premiers ſoins;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
Des Patrons de vertu que Rome nous allé-
gue,
Tel qu'un premier Brutus, ou ſon ſecond Col-
légue,
Si tu veux à nos yeux étaler les portraits,
L'héritier de Rhoni t'en fournira les traits.
Veux-tu, dans un Miniſtre, aſſembler ſur la
ſcène
Les vertus de Seneque, & celles de Mecène?
Joins-y la piété du jeune Metellus;
Morville offre à ton art quelque choſe de plus.
Pour tout le reſte, Ami, moins facile & plus
rare,
Tu dois de ton commerce être un peu plus
avare.
Qui ſe donne à notre art, s'y doit donner en-
tier;
Qui tourne ailleurs ſes pas, quitte le vrai ſen-
tier.
Dans le champ des horreurs d'Oedipe & de Jo-
caſte,
En vain ton premier vol n'a rien vu de trop
vaſte:

Plus par leurs longs malheurs, heureuſement tracés,
L'un & l'autre Sophocle ont été ſurpaſſés,
Plus tu couvres ton nom d'une tache éternelle,
Si, pour de vains plaiſirs, à ta gloire infidelle,
Tu ſouffres qu'aujourdhui leur ſoufle empoiſonné
Eteigne le beau feu qu'Apollon t'a donné.

AVIS AU LECTEUR.

LEs mouvemens que M. de la Grange s'étoit donnés pour l'établissement d'une Académie à Périgueux, sous la protection de M. le Comte d'Eu, donnerent lieu à ses ennemis de le rendre suspect, & de le faire confiner dans les prisons des Isles Sainte-Marguerite, sur la côte de Provence. Mais il trouva enfin le moyen de gagner l'officier & les soldats qui l'escortoient dans les heures de ses promenades; & les ayant engagés à lui procurer une barque, il se rendit avec eux tous dans le Port de Villefranche, durant une des plus violentes tempêtes dont la Méditerranée ait été agitée depuis longtems. Quoique le Roi de Sardaigne eût

fermé alors l'entrée de ſes Etats à ſes propres ſujets venant des pays infectés * *, ce généreux Monarque, inſtruit, par l'Epître ſuivante, de l'aventure & de la condition de l'Auteur, ne laiſſa pas de lui faire la grace de l'admettre à la quarantaine.*

* La peſte étoit pour lors en Provence.

EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

Dans une Isle barbare, aux portes de la France,
Où la force en triomphe opprime l'innocence,
Depuis près de trois ans, sans espoir de secours,
Je voyois consumer le flambeau de mes jours;
Et du sacré vallon les Nymphes immobiles
Ne donnoient à mes maux que des pleurs inutiles;
Lorsqu'un brillant nuage a paru dans les airs,
Qui, venu jusqu'à moi plus prompt que les éclairs,
A mes yeux éblouis présente * Adélaïde,
Divine, & triomphant de la Parque homicide,
Par qui, dans leur printems, ses jours infortunés,
Comme une fleur nouvelle ont été moissonnés.
Que fais-tu, me dit-elle, en ce séjour terrible?
Depuis quand à ta lyre est-il rien d'impossible?

* Adélaïde de Savoye, Dauphine de France.

Si l'époux de Niobe, à l'aide de ses sons,
En superbes remparts changea d'humbles *buissons* ;
Et si la voix d'Orphée eut jadis l'avantage
De le porter vivant sur l'infernal rivage,
N'as-tu, pour t'éloigner de ces bords inhumains,
Ni l'aîle des zéphirs, ni le dos des dauphins ?
Que dis-je ? pour marcher sur les traces *d'Ulysse*,
Manques-tu de valeur ? manques-tu d'artifice ?
Et si d'une Déesse il mérita l'appui,
Ne suis-je pas pour toi ce qu'elle fut pour lui ?
Tourne les yeux, & voi quelle foible *distance*
Sépare cet écueil des lieux de ma naissance.
Va chercher chez mon pere un autre Alcinoüs ;
Ami de l'équité, protecteur des vertus ;
Va recueillir le prix des pleurs que sur ma cendre
Ton juste désespoir te força de répandre :
D'un pareil suppliant la gémissante voix
A droit d'intéresser & les Dieux & les Rois.
Ton amour pour ton fils, qu'on traite ici *de* Crime,
Passera pour vertu chez un Roi magnanime,
Où tu ne craindras plus qu'un indigne trépas
T'immole à des Sujets qui ne te valent pas.
Elle dit : & plus prompt, mais plus heureux qu'Icare,
Je pénetre aussitôt cette enceinte barbare :

Et les vents & les flots secondant mes efforts,
Du rivage promis me font toucher les bords.

Grand Roi, si de ton sang la mémoire t'est chere;
Si d'un lys jeune & tendre, à qui tu sers de pere,
Les fideles Sujets trouvent des protecteurs,
Ne m'abandonne pas à mes persécuteurs.
Dérobe à leur vengeance une plume sincere,
Qui ne sait point donner un encens mercenaire.
J'adore les vertus dans un Roi tel que toi;
Mais je hais les excès partout où je les voi;
Et si l'ambition me plaît dans ta grande ame,
Où je la crois injuste, il faut que je la blâme.
Toi, qui de mes pareils ne crains point les écrits;
Qui, loin de les proscrire, en connois tout le prix;
Héros, digne du trône où ta valeur te place,
De l'orage * voisin ne crains plus la menace:
Ta clémence royale, en des tems corrompus,
Où dans les autres Cours on ne la connoît plus,
Engage trop le ciel à prendre ta défense
Contre un fléau vengeur, qui n'en veut qu'à la France.

* La contagion ne passa point les limites de la France.

(a) ODE

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

RÉGENT.

DAns un antre voisin de l'infernale rive,
Privé depuis un an de la clarté des cieux,
J'attendois le moment où mon ame plaintive
Alloit rejoindre mes Ayeux.

Lorsque, de mon destin plus favorable arbitre,
Je vis venir à moi ce Roi (*b*) si vertueux,
Que, Pere de son peuple, il préfera ce titre
A tous les titres fastueux.

(*a*) Il y avoit un an que l'Auteur étoit resserré dans une étroite prison, lorsqu'il trouva le secret de faire passer à S. A. R. cette Ode. Elle lui valut la permission de quelques heures de promenade, dont il s'est servi utilement pour travailler à recouvrer son entiere liberté.

(*b*) Louis XII.

Tous ceux dont les vertus, par un si long prodige,
Ont été l'appanage & le lot de Lambel,
Comme autant d'immortels, amoureux d'une tige,
Environnoient cet immortel.

Charles (*a*), dont le grand cœur, inutile à la France,
Dans les champs d'Azincourt ne fit qu'un vain effort,
Me montroit, par ses fers, avec quelle constance
Je dois subir le même sort.

Son frere (*b*) plus heureux, pour avoir eu la gloire
D'être, dans Angoulême, au rang des immortels,
Vouloit que, sur mes sens remportant la victoire,
Je partageasse ses autels.

(*a*) Charles, Duc d'Orléans, pris à la bataille d'Azincourt, demeura vingt-cinq ans prisonnier en Angleterre.

(*b*) Jean, Comte d'Angoulême.

François (a), qui transporta ſur les bords de la Seine
La gloire du Permeſſe & du ſacré Vallon,
Pour braver, comme lui, la fortune inhumaine,
M'offroit le ſecours d'Apollon.

Mais de quels ſons divins, de quelle voix flatteuſe
Le vainqueur de Caſſel (b) ranima mon eſpoir!
Leve-toi, me dit-il, la barque ténébreuſe
N'eſt pas prête à te recevoir.

Je connois trop mon ſang, pour douter de ta grace;
Et ce Roi, qui pour toi ſe déclare aujourd'hui,
Ne verroit pas mon fils, ni ſon nom, ni ſa race,
S'il ne pardonnoit comme lui.

Mais il faut qu'aujourd'hui, l'hiſtoire de ſa vie
Empruntant de ton crime un mémorable trait,
De tant d'honneur pour lui ta faute ſoit ſuivie,
Qu'elle t'en ôte le regret.

(a) François I.

(b) Philippe de France, Duc d'Orléans.

*RISPOSTA

A qui persuadeva un amico Innamorato di metterfi in liberta.

PErche mostrarmi mai d'un cor disciolto,
Anime senz' amor, gli agi, e'l riposo?
So anch' io, che prezioso
E il non suddito stato, è che d'un volto
O tal' or non intesi, o troppo fieri
Tormentan troppo i armati emperi.

Io non prendo il laccio in fallo;
Egli e d'oro, e pure è fiero,
La beltà, di quel metallo
Non mi fa men prigioniero.
Io on, &c.

Tutte è ver, mà per questo e che sperate,
Consigli di virtù tratta in catene?

* Cette piéce est de la composition du Marquis Beretti-Landi.

Ch' io più non serva à le bellezze amate ?
Nol dite per pietà ! Stordisco, e gelo
A l'aprir de la scena,
E per più non vederla abasso il velo.
Anzi che ritrovar vile il mio fato,
Ogni di son più altier d'esser legato,
Ne la prigiòn d'amor hò questo orgoglio :
Lodo la libertà, mà non voglio.

Gionge al segno un pazzo amore
D'aver lusso ne le pene,
Non le frango,
Non le piango,
Che avrei tema in quel dolore
D'irritar le mie catene.
Gionge, &c.

IMITATION.

EN vain d'une ame ſans tendreſſe
Vous oppoſez le calme & la tranquillité,
Aux troubles qui ſuivent ſans ceſſe
La perte de la Liberté.
Je me plais à porter des chaînes
Dont l'or jette un éclat nouveau :
Mais le prix d'un métal ſi beau,
Ne m'en adoucit point les peines.

Perdez donc un frivole eſpoir ;
Vos conſeils n'ont pas le pouvoir
De me détacher de Climene.
Content de l'état où je ſuis,
Dès que vous ouvrez cette ſcene,
Je baiſſe la toile, & je fuis.

Je fais ma gloire
De la victoire
Que mon cœur céde à ſa beauté ;
Dans ſon eſclavage
Il trouve ſa félicité :
De la Liberté

Il ſent l'avantage ;
Mais il n'en eſt point enchanté.

Je ne me plains point de mes peines,
Je ne veux point m'en délivrer ;
Plus je voudrois briſer mes chaînes,
Plus j'aiderois à les ſerrer.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.